PAVÉ dans les MAROLLES

JOURNAL LOCAL
À PÉRIODICITÉ ALÉATOIRE

n°8 - été 2020
GRATUIT

www.pave-marolles.be

DÉCONFINÉ !

dessin : Denis Glauden

À l'hôtel Galia, la porte est ouverte

Depuis le confinement, l'hôtel Galia, dans les Marolles, n'accueille plus de touristes mais des personnes en exil…

photos : Nicole Tonneau

Galia, c'est un joli prénom féminin et une variété de melon. C'est aussi le nom du seul hôtel des Marolles, situé place du Jeu de Balle. *« En 1988, quand mon père a acheté le bâtiment, c'était une ruine et nous avons travaillé dur »*, se souvient Nicolas Jancen, propriétaire des lieux. *« En septembre 1992 nous avons ouvert l'hôtel avec 3 chambres et au fur et à mesure des rentrées financières, on l'a agrandi. Actuellement nous disposons de 34 chambres. »* L'hôtel Galia est le seul à Bruxelles à avoir des prix si bas, surtout dans le centre. Il est moins cher que les Airbnb : 25€ pour une nuit, petit déjeuner compris. *« Qui voyage avec 25€ en poche, c'est ça qui m'intéresse dans le low-cost, mais maintenant j'ai envie de faire autre chose. »*

Fin de l'année passée, ce sont les fils de Nicolas qui ont pris l'initiative : Vladimir a proposé à son père de se rediriger vers le travail social, Stan a pris contact avec l'État fédéral. Mais l'hôtel était trop petit selon les critères fédéraux pour en faire un centre d'accueil. Entretemps la crise du corona est arrivée, avec son lot de personnes délaissées. À ce moment-là, BXLRefugees, la plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés qui s'occupe des migrants qui dorment au parc Maximilien ou à la Porte d'Ulysse, contacte le Galia. *« Ils m'ont demandé si j'étais toujours prêt à donner mon hôtel pour accueillir des réfugiés. J'ai accepté en sachant que je ne voulais pas non plus remplir tout l'hôtel parce que j'accueille aussi des gens du CPAS, j'ai un contrat avec la commune de Saint-Gilles. »*

DES HÔTELS REFUGES

Au moment où la crise sanitaire avait vidé Bruxelles de ses touristes, deux hôtels du centre-ville (le Galia et le Barry, place Anneessens) se sont transformés en lieux d'accueil pour aider à loger 300 personnes qui étaient à la rue suite à l'évacuation du parc Maximilien. *« Je trouve ça normal que l'hôtel, qui de toutes façons devait rester fermé pendant le confinement, s'ouvre pour les migrants. Autant qu'on serve à quelque chose. Ils ont juste un pantalon et c'est tout. Le premier jour où j'ai accepté, il y avait des camionnettes qui passaient autour du parc Maximilien ou de la Porte d'Ulysse pour trouver des gens et les amener ici tout simplement. »*

En quelques jours, une organisation s'est mise en place. D'une part, BXLRefugees et la Région bruxelloise offrent un soutien financier pour la logistique et les charges. D'autre part, des bénévoles informent les migrants de la possibilité de loger à l'hôtel. Et puis la solidarité joue… *« Des gens de Médecins sans frontière viennent régulièrement. Il y a aussi des juristes, qui gravitent autour de BXLRefugees et viennent leur donner des conseils. Ils ont aussi accès au téléphone, pour téléphoner à leur famille. Ils sont bien encadrés. Et puis, il y a l'entraide de partout, des taxis amènent des vêtements, une donation aussi. Maintenant on vient de recevoir un camion de papier toilette. C'est comme ça tout le temps. On a reçu 400 kg de bananes. Le soir vers 22h, il y a des camionnettes de Marocains, des associations du côté de Saint-Gilles, qui nous apportent de l'eau, des jus, du pain. Les "frigos à partager" d'Uccle viennent avec du pain, des gâteaux. On reçoit aussi des biscuits et du chocolat de marque. Des camionnettes de vêtements… »*

Pendant le confinement, l'hôtel Galia a accueilli plus ou moins 100 résidents. Une vingtaine du CPAS, quelques-uns surpris par le confinement et plus ou moins 80 réfugiés.

Ismaël, né d'une mère belge et d'un père marocain, se trouvait à Bruxelles pour résoudre des problèmes administratifs quand le confinement a été décrété. *« Mon hôtel a dû fermer, c'est à l'hôtel Galia que j'ai retrouvé à me loger. Coincé dans les Marolles depuis deux mois, je n'ai qu'une envie : retourner au Maroc et rejoindre mon épouse qui vient d'accoucher. Pour ne pas devenir fou, j'ai besoin de m'occuper. Diplômé du CERIA, je me suis proposé comme cuisinier. Nicolas a accepté et depuis, aidé par d'autres bénévoles, je cuisine environ 300 repas par jour. Nicolas est vraiment un chic type. »*

Petros, Ethiopien de nationalité érythréenne, logeait dans un camp de la Croix-Rouge fermé à cause des mesures de distanciation. *« Grâce à Nicolas, aux organisateurs de la Croix-Rouge et toutes ces personnes qui nous ont recueillis partout dans les halls d'immeubles où nous dormions, au milieu de la nuit, quand il pleuvait, on est arrivés dans cet hôtel. Nous sommes tellement heureux d'être d'ici. Au moins, nous avons trouvé un bon endroit. Il y a plusieurs chambres disponibles pour nous. Nous prenons des douches, du repos, nous mangeons. Depuis que nous avons quitté l'Afrique pour essayer de rejoindre le Royaume-Uni, nous n'avons jamais eu la chance de nous asseoir ou de dormir dans des draps blancs ou dans un lit blanc. Nous avons, au moins, un temps pour respirer. Et repartir avec le plein d'énergie pour traverser la frontière. C'est une route compliquée à laquelle nous devons faire face. Nous sommes loin de nos cultures, de nos familles, de nos parents, ici. Nous n'allons pas demander l'asile en Belgique. Nous avons tous traversé le désert du Sahara, la Méditerranée. Et nous devons passer cette nouvelle expérience de vie. Certains de nos amis sont morts et, grâce à Dieu, nous sommes ici. Et Dieu nous a donné ce genre de bonnes personnes. »*

SOLIDARITÉ EN HÉRITAGE

Nicolas est conscient des limites de son hospitalité, mais dans l'ensemble l'expérience de cette période confinée a été très positive. *« On leur offre un toit, un peu de nourriture pour qu'ils tiennent le confinement. Parfois ils sont à 5 dans une chambre. Jusqu'à maintenant ça se passe bien, il y a des tensions de temps en temps. On essaye qu'ils ne bougent pas trop mais ce n'est pas évident, ce sont des gens qui vivent dans la rue. Mais, ce n'est pas à moi à faire la police. »*

« Nous ne nous sentons pas rassurés quand nous sortons », ajoute Petros. *« Parce que la police vient, nous contrôle et essaye de nous laisser l'impression que nous ne sommes pas d'ici. Mais c'est leur travail. Nous ne devons qu'accepter ça. Mais des personnes ne se sentent pas à l'aise à la vue de réfugiés. En tant que réfugiés, nous sommes comme des mendiants. Le mendiant ne peut pas choisir. Nous essayons de nous entraider. Certains viennent du Moyen-Orient, d'Afrique, d'Erythrée, d'Ethiopie, du Soudan… Il y a beaucoup de personnes ici. Nous essayons de comprendre leur culture, leur identité. Nous essayons de reconnaître ce qu'ils pensent. L'ambiance est vraiment agréable, pour le moment. Le seul problème est que nous sommes coincés, que nous sommes limités. »*

Tous sont reconnaissants à la famille Jancen pour l'accueil qu'elle leur a offert. Ce sens de la solidarité, Nicolas explique l'avoir reçu en héritage de ses grands parents paternels, qui ont fui la Russie en 1917. *« À ce moment-là ils ont été accueillis. Quand les Allemands sont arrivés en Ukraine, ils ont déporté ma famille maternelle et encore une fois la Belgique nous a accueillis. Mes grands parents ont travaillé dans la mine, Marcinelle, Charleroi. Pour moi c'est normal d'aider son prochain, et j'aide tout le monde. La porte est ouverte. »* Elle le restera même après le confinement, car *« même après, ce sera aussi tragique, des gens seront encore à la rue. »*

NICOLE, GWEN, MATHIEU & ANDRZEJ

photo : Nicole Tonneau

Printemps sans Vieux Marché, printemps désenchanté

Depuis son installation sur la place du Jeu de Balle, le Vieux Marché a vu défiler sept rois, 83 gouvernements, deux guerres mondiales et un projet de parking souterrain… Pour la première fois, il est resté aux abonnés absents pendant trois mois. Éclipsé par le confinement. Oublié des premières phases de déconfinement. Le voilà enfin de retour, lui qui est au cœur d'un véritable écosystème social et économique.

Le printemps était précoce cette année, et le soleil au rendez-vous. Mais ce qui a surtout brillé sur la place du Jeu de Balle, c'est l'absence du Vieux Marché. Arrivé ici le 15 mars 1873, il y bat le pavé tous les jours (et depuis 1919, même le dimanche). C'est l'un des rares marchés de brocante et d'antiquités au monde à se dérouler 365 jours par an. Seul le « lockdown » de 2015 (suite aux attentats de Paris) l'avait arrêté l'espace de quelques jours… Comment exprimer l'étrange sensation provoquée par son absence, 147 ans jour pour jour après son arrivée sur cette place avec laquelle il est intrinsèquement lié ?

« Le premier jour de suspension du marché, c'était le samedi 14 mars », se rappelle Bernadette Lauzin, marchande de textile sur le Vieux Marché. *« Je suis allée jusque-là. Sans réfléchir. J'ai traversé la ville déjà vide. Nous nous sommes retrouvés à une poignée. Je trouvais ça surprenant, intéressant. Cette brutale suspension… Il faisait beau, le lendemain aussi. Et tous les jours suivants… C'était la première douleur. On attendait tous l'embellie. Après deux mois et demi de pluies intermittentes et de vent quasi constant. Et l'embellie était là, sans nous. »*

Pendant ces trois mois sans marché, on pouvait croiser au Jeu de Balle des échoppiers tournant en rond entre les quelques camions restés là, remplis de marchandises. *« Quand je ne suis pas ici, je ne me sens pas bien. Alors je viens souvent, pour arroser les plantes, m'occuper en faisant des petits travaux de rafraîchissement »*, nous disait Besim Ramuka, patron d'un des bistrots de la place, le Volle Brol. *« Ce qui me manque le plus ce sont les clients et le marché »*, ajoutait Danho Beth-Kinne, tenancier du Pavé, l'un des bars voisins. Lui aussi est venu régulièrement sur la place pendant tout ce temps, *« pour voir si tout va bien. »*

En plus de la gestion du bar familial, Danho cumule deux autres métiers : vide-grenier et échoppier sur le marché. Du jour au lendemain, sa vie et celle de ses proches a été complètement chamboulée. *« Au début du confinement, on a encore vidé quelques greniers, mais comme on ne peut plus rien écouler, nos dépôts se sont remplis, on n'a plus pu rien faire. »* Ils sont environ 200 marchands et vide-greniers à détenir un abonnement au Vieux Marché, sans oublier les volants qui payent l'emplacement à la journée, et tous les ouvriers qui travaillent pour des échoppiers ou des vide-greniers. Pour une grande partie d'entre eux, c'est leur unique source de revenus. Et la crise du coronavirus, une catastrophe. *« Ce que nous avons directement fait, c'est annuler la redevance marché annuelle pour ceux qui ont un abonnement à l'année. Et nous essayons de réfléchir éventuellement à d'autres mesures complémentaires »*, précise Fabian Maingain, l'Échevin des Affaires économiques de la Ville de Bruxelles. Si les indépendants belges ont pu bénéficier du droit passerelle (une allocation financière octroyée dans des cas exceptionnels) et les entrepreneurs bruxellois d'une prime régionale de 4000 € pour la période du confinement, ce n'est pas toujours suffisant pour s'en sortir. Et la situation fut encore pire pour les ouvriers et travailleurs à statut précaire qui, pour leur part, n'ont eu droit à rien.

DÉCONFINER LE VIEUX MARCHÉ, SANS L'ASEPTISER

Pendant ces longues semaines, une question était donc sur toutes les lèvres : quand et comment le Vieux Marché pourra-t-il revenir ? Les spéculations allaient bon train. D'aucuns imaginaient qu'une approche sanitaire stricte renverrait la réouverture des brocantes à l'après-coronavirus, dans un an ou deux… D'autres craignaient que l'épidémie mette en péril les spécificités du marché, se demandant comment faire en sorte de "l'aseptiser" au sens propre (ne pas devenir un foyer d'infection) mais pas au figuré (préserver la diversité des marchands et des marchandises). Car sans ses brols, ses bonnes affaires et sa diversité, le Vieux Marché ne serait plus que l'ombre de lui-même.

Le problème, c'est que personne ne semblait maîtriser réellement la durée de vie du Covid-19 sur les matières. Des analyses scientifiques n'ont cessé de se contredire, et à l'heure actuelle on ignore toujours pendant combien de temps le virus reste infectieux. Or, le propre d'un marché aux puces, c'est que les arrivages y sont réguliers, les marchandises variées et de seconde main. C'est aussi qu'on n'y va pas pour acheter des produits pré-commandables, mais pour y

photo : Gwenaël Breës

rechercher l'imprévu et l'improbable. C'est, enfin, que le chineur est guidé par son regard qui l'amène, au gré de ses déambulations, vers des objets qu'il lui faudra inévitablement toucher, palper, renifler, essayer... *« Ce n'est pas comme acheter des pommes. Ici, les gens doivent prendre les objets en main pour juger leur qualité et leur état »*, dit Danho. *« C'est inimaginable de mettre un objet en quarantaine à chaque fois qu'il a été touché par quelqu'un ! »*

Dans cette crise qui semblait précipiter la suppression de l'argent liquide, la question du mode de paiement inquiétait également les échoppiers. Ici, chaque achat est négocié, les prix pouvant aller de 50 cents à plusieurs milliers d'euros selon l'objet. Des terminaux Bancontact seraient peu praticables et trop onéreux pour nombre de marchands. Fabian Maingain se voulait toutefois rassurant : *« il est certain qu'on ne pourra pas interdire complètement l'usage du cash sur les marchés »*, promettait-il, garantissant par ailleurs que les adaptations du Vieux Marché se feraient *« en concertation avec les marchands. »*

RÉOUVERTURE DES COMMERCES, INTERDICTION DES MARCHÉS

Pendant ce temps, alors que le Conseil national de sécurité (CNS) allongeait la liste des « secteurs essentiels » autorisés à reprendre leurs activités, les marchés en plein air restaient interdits. Le secteur, qui représente environ 20.000 marchands ambulants dans le pays, fit des laissés-pour-compte des premières phases de déconfinement (avec les lieux culturels notamment) annoncées le 24 avril par le CNS, qui n'a pas eu un mot pour eux. Ce qui a provoqué leur colère, d'autant que les commerces ont pu rouvrir le 11 mai, quelle que soit leur taille. *« Pourquoi les grandes surfaces et pas nous ? Le risque de contagion est moins grand sur les marchés que dans les supermarchés ! »*, s'emportait alors Léonard Monami, président de la Fédération nationale des commerçants ambulants (Fenaca). Dans la gestion de la crise sanitaire, il semble bien que les lobbies des entreprises, des commerces et des grandes enseignes aient pesé de tout leur poids.

DÉCONFINEMENT TARDIF DES MARCHÉS... SAUF DES BROCANTES

Il fallut attendre trois autres semaines pour que soit annoncée la réouverture des marchés en plein air, à partir du 18 mai et sous conditions : port de masque obligatoire pour les marchands, désinfection des mains, sens unique de circulation, limitation de l'accès aux clients, distance entre étals, recommandation d'éviter l'argent liquide... Mais surtout, les marchés se virent limités à 50 étals, peu importe la taille de l'espace qui les accueille. On eu beau chercher, il était saisir de comprendre la logique sanitaire justifiant d'encourager la consommation dans des lieux fermés (aucun quota de magasins ne fut fixé dans les centres commerciaux) plutôt qu'en extérieur. La contradiction était flagrante par rapport à d'autres recommandations du gouvernement, comme l'obligation de porter un masque en intérieur mais pas en extérieur, ou de procéder aux rencontres familiales dans un jardin plutôt que dans un lieu clos. Mais c'est ainsi qu'à travers le pays, les communes se mirent à sélectionner les marchands, au détriment de nombre d'entre eux qui ne furent pas autorisés à travailler (les abonnés pas les volants, l'alimentaire pas le textile, etc.).

En annonçant la réouverture des commerces, le gouvernement s'était pourtant targué de procéder *« sans discrimination de taille et de secteur, laissant ainsi à chacun les mêmes chances de réussite. »* Mais lorsqu'il autorisa le retour des marchés, ce fut à l'exclusion des brocantes et marchés aux puces ! Parce que ce sont des endroits où l'on manipule des objets ? Mais alors, pourquoi les magasins de seconde main, fripiers, disquaires, bouquinistes, antiquaires et autres brocanteurs purent-ils rouvrir dès le 11 mai ? À nouveau, on peinait à déceler la dimension sanitaire de cette logique à deux vitesses.

TOUT UN QUARTIER VIT GRÂCE AU MARCHÉ

On devinait qu'au Fédéral, personne n'avait pris en compte la spécificité de ce marché professionnel et quotidien, poumon social et économique de tout un quartier et bien au-delà. Au-delà d'un folklore, d'un patrimoine ou d'une attraction touristique, le marché du Jeu de Balle est le cœur d'un écosystème vivace qui se maintient depuis un siècle et demi grâce à des équilibres particuliers. Des dizaines d'artisans, brocanteurs, antiquaires, magasins et établissements Horeca ont besoin de sa présence pour s'alimenter en marchandises ou attirer la clientèle. La morosité de la reprise entre la réouverture des commerces (le 11 mai) et le retour du marché (le 21 juin) le démontra encore.

Pendant les premières semaines de confinement, on comptait d'ailleurs sur les doigts d'une main les snacks et restaurants restés ouverts dans les Marolles pour proposer des plats à emporter. *« L'Horeca aussi vit grâce au marché. S'il n'est pas là, ça ne sert à rien d'ouvrir »*, s'inquiétait Danho en présageant que la réouverture des bars et restaurants serait décrétée avant le retour du marché. Un scénario qui se confirma et qui n'avait rien d'idéal, les mesures de chômage technique du personnel prenant fin dès le 8 juin tandis que le marché n'était toujours pas de retour, et qu'il fallait aussi appliquer des mesures de distanciation difficiles à respecter. *« On ne peut pas expliquer le Vieux Marché. C'est un va-et-vient permanent, les gens entrent pour demander un renseignement puis ressortent »*, explique Danho. *« On a perdu cette année des événements comme l'élection de la plus belle moustache ou le Bal national, qui nous amènent d'habitude de belles rentrées. Ça va être difficile de tenir financièrement »*, ajoute Besim.

Autour de la place du Jeu de Balle, certains établissements étaient déjà dans une situation critique avant le confinement et pourraient ne pas y survivre. *« Nous continuons à travailler sur une série de mesures telles que l'annulation de la redevance terrasse pour l'Horeca, et nous réfléchissons à des mesures complémentaires au niveau fiscal »*, dit Fabian Maingain. Mais il en faudra plus pour arrêter l'hécatombe qui s'annonce. *« Notre propriétaire a accepté qu'on reporte le paiement d'un mois de loyer. Le paiement de la TVA est aussi postposé, mais pas réduit. Les factures d'électricité et de gaz ont continué à s'accumuler »*, se désole Besim, qui espère comme Danho des mesures fortes de la part de la Région et du Fédéral.

ET L'ÉTÉ, ENFIN !

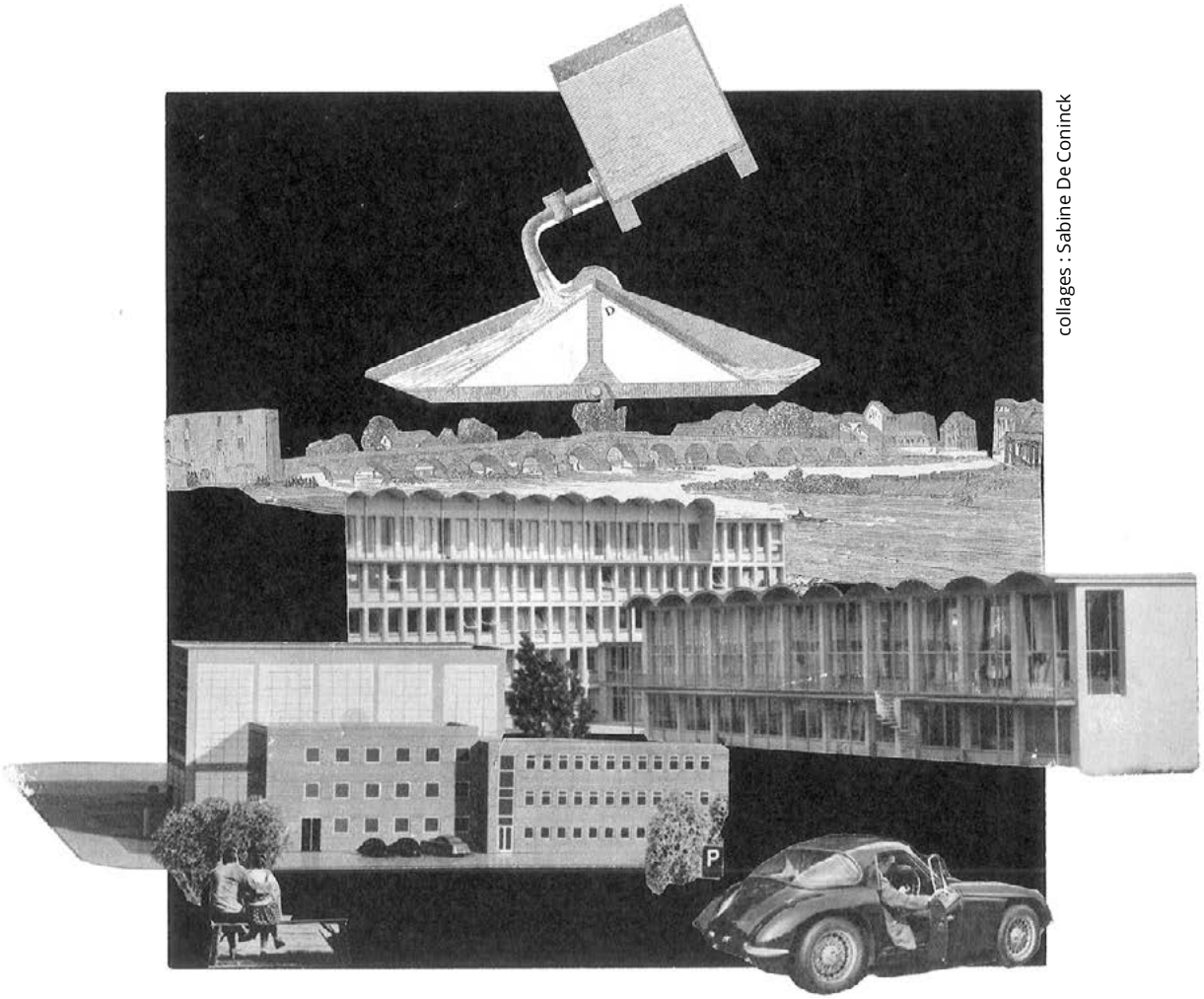
C'est le 8 juin, alors que le printemps touchait à sa fin, que les marchés de brocante furent enfin autorisés à reprendre. Mais la Ville de Bruxelles, devant désormais encadrer tant les flux de la rue Neuve que les différents marchés se déroulant sur son territoire (Anneessens, Bockstael, chaussée d'Anvers, Sainte-Catherine...), manquait de personnel et de barrières Nadar à déployer sur ces différents sites. De plus, vu la limitation à 50 étals, se posait l'épineux problème de faire « tourner » les marchands tout en leur permettant de préserver leur droit passerelle (ce qui n'est possible qu'au bout de 7 jours sans possibilité de travailler). Le compromis trouvé entre tous ces paramètres fut une réouverture de 4 jours par semaine (mardis et jeudis de 9h à 15h, samedis et dimanches de 9h à 16h), en organisant trois « sous-marchés indépendants » de 30 étals chacun, afin de permettre à un maximum d'échoppiers de travailler. Les 7000 mètres carrés de la place du Jeu de Balle permettent un tel dispositif, qui est encadré par du personnel de la Ville et de Brussels Major Event (l'asbl organisant habituellement les grands événements pour la Ville, tous annulés cet été).

Le Vieux Marché fit donc son retour le dimanche 21 juin. Dans une situation pas idéale, ne permettant pas à tous les échoppiers de reprendre leur activité, mais qui ne dura que deux semaines. Le 1er juillet, la restriction du nombre d'étals fut levée, même si les protocoles de sécurité furent maintenus. En tout cas, dès les premiers instants du retour du marché, le soleil et les chineurs étaient au rendez-vous ! Et on ne peut que se réjouir des marques d'affection et de soutien qui s'exprimèrent de toutes parts (réseaux sociaux, pétition, presse, actions artistiques...) pendant ces trois mois d'absence. Démontrant une nouvelle fois - comme en 2014 avec la mobilisation contre le projet de parking sous la place du Jeu de Balle - l'attachement très large des Bruxellois à ce lieu et à son marché.

GWENAËL BREËS

photo : Clémence Michaux

photo : Gwenaël Breës



collages : Sabine De Coninck

Le commerce dans les Marolles au temps de la Covid-19, un biotope en danger

Après deux mois d'inactivité pour les commerces et trois pour les restaurants, la reprise est difficile. Si ce weekend du 13 & 14 juin l'ouverture de l'Horeca a ramené un peu de vie dans le quartier, le moral est loin d'être au beau fixe et si les expériences divergent d'une rue à l'autre, d'un commerce à l'autre, les peurs et les espoirs sont relativement les mêmes.

photo : Marjorie Van Den Heuvel

photo : Frédérique Franke

CHEZ JULIE MENUGE, DESIGNER TEXTILE, SUPERMIX VERITABLE, RUE BLAES, 154.

« J'ai fermé quand le gouvernement a annoncé que les commerces devraient fermer les week-end. » Julie prend très vite une décision, fermer le week-end alors que c'est justement là qu'elle travaille le plus avec la vie sociale dans les Marolles, le Vieux Marché, etc… Durant la semaine elle constate qu'il n'y a plus un chat dans les rues, ça ne servait à rien en fait de rester ouverte. *« Je me souviens que le gouvernement a annoncé le lockdown total le 17 mars, j'ai eu super peur, je me suis fait des crises d'angoisse, j'avais pas tellement de cas autour de moi de gens malades, mais je me suis vraiment demandé à quelle sauce on allait être mangé•es, ce qui allait se passer vraiment, je me suis dit c'est un vrai truc pour paralyser toute activité et contrôler les populations. J'ai donc été louer une voiture, que j'ai "bourrée comme un oeuf" de toutes mes affaires de l'atelier-boutique, j'ai essayé de prendre le max de choses utiles pour pouvoir travailler : toute ma collection, deux machines, des matières premières…. Avec l'idée de faire une boutique en ligne et de travailler à la maison, sans vraiment savoir comment ça allait se passer.»* Julie se confine donc, comme tout le monde et sur les réseaux sociaux on ne parle que de masque, de fabrication de masque, de tuto de masque et très rapidement certaines personnes lui demandent d'en fabriquer. Julie va coudre donc plus de 200 masques, pour ses voisin•es et ami•es dont Lili fait partie, qu'elle a vendu à prix libre et donnés très régulièrement.

PENDANT CE TEMPS LÀ DU CÔTÉ DE LA RUE DES RENARDS…

À partir du samedi 14 mars, c'était imparable: tout devait fermer et pour Calaveras c'était particulièrement dommageable: *« Nous avons travaillé des mois pour l'expo* "Vendredi XIII"*. Mathilde Payen était venue de Paris car elle devait animer un atelier de gravure le dimanche 15 mars. Après le vernissage du vendredi 13, on a dû fermer et tout annuler. »* De temps en temps le bruit d'une vespa uber qui se gare devant le Darling's Cupcakes vient troubler les minimes échanges de la clientèle du Renard bleu qui, après un mois et demi d'arrêt total, a proposé des plats à emporter. Ainsi lorsque les sons du chantier du haut de la rue

s'interrompent, on entend les oiseaux chanter. La rue des Renards sans ses commerces est toute en silence. Pour des commerçant•es dont le magasin est ouvert respectivement depuis 31 ans comme Bijoux ou 23 ans pour Atchoum, c'est très déstabilisant. Le loyer et les charges sont des postes onéreux pour les personnes qui ne sont pas propriétaires de leur local: *« La ville a annulé le paiement des loyers d'avril et mai pour les locataires de ses magasins »*. Nous confie Claude de Atchoum. Pour les autres, locataires du privé, ce n'est pas toujours simple de trouver un arrangement avec leur propriétaire. Pour pallier le manque de revenu, les entreprises ont reçu du Fédéral une aide unique de 4.000€. Si cette somme a permis à certaines personnes *« de garder la tête hors de l'eau »*, pour les restaurants: *« Même si le personnel bénéficie du chômage technique, après 3 mois d'inactivité que représentent 4.000€ ? »* s'inquiète la responsable du Restobière. Les indépendant•es ont perçu un droit passerelle, une indemnité mensuelle de 1.291,69€ (1.614,10€ avec charge familiale) mais pourquoi le propriétaire du Vintage Design n'y a-t-il pas droit ? Mathieu & Simon, eux, n'ont droit à rien: *« Infographistes autonomes, notre statut, c'est chômeurs, salariés de Smart*[1]*. Nous sommes des artistes mais nous ne bénéficions pas du statut d'artiste. Ce statut permettant la constance de l'allocation de chômage est réservé à ceux qui sont payés au cachet ce qui est impossible dans notre travail. Notre statut est un statut bâtard. »*

EN ALLANT RUE DE NANCY, AU NUMÉRO 12 IL Y A L'ATELIER D'À CHACUN SA MADELEINE

Xavier et Alex avaient le statut d'indépendants avant le confinement. Leur entreprise a été doublement impactée par la crise du Corona. En effet travaillant dans le catering pour l'audiovisuel ou l'évènementiel « A chacun sa madeleine » dépend autant du secteur de l'horeca que du culturel. Contrats annulés ou reportés, ne pouvant pas rebondir tout de suite, faisant partie des deux secteurs les plus touchés par cette crise, ils ferment définitivement les portes de leur atelier *« Ce sont des secteurs très difficiles depuis toujours »* raconte Xavier *« on ne nous prend pas en compte d'un point de vue administratif, ce sont des cas particuliers et on ne peut pas nous mettre vraiment dans des cases. Si il y a une nouvelle vague je ne veux pas attendre, je préfère aller voir ailleurs. »* Au bout de quelques semaines de confinement, Alex a pu bénéficier de son droit passerelle en tant qu'indépendant, ce n'est pas le cas pour Xavier qui a remis son numéro de TVA. Pas de chômage temporaire non plus, on les laisse depuis des semaines dans un flou administratif. .. Deux mois et demi plus tard ils attendent toujours. *« L'État ne se préoccupe pas de nous, on nous oblige à changer notre quotidien, on nous demande de nous ré inventer mais que veux-tu qu'on ré invente avec des contraintes absurdes ! »*

UNE CRAINTE ET UN ESPOIR PAR RAPPORT AU DÉCONFINEMENT...

Le 11 mai les commerces étaient prêts à accueillir les clients dans le respect des règles de sécurité imposées. Chez Julie à la rue Haute *« ma crainte c'est que les petits commerces n'aient pas pu résister à cette crise. La gentrification se fait sur le dos des petit•es, des personnes qui ont fabriqué le quartier. Mon espoir c'est que le Vieux Marché ré ouvre. »* La rue des Renards est ensoleillée, un des frères Kal répare un tapis en discutant avec quelques habitué•es, les commerçant•es semblent heureux•ses de se retrouver. Mais de clientèle potentielle, il y en a peu. Ticky Tacky: *« On verra, je veux rester optimiste mais vu la topologie du quartier, c'est une zone enclavée, les gens ne passent pas par là, ils viennent dans les Marolles qui fonctionnent avec le Vieux Marché, les restos, les bars et le tourisme; tu enlèves l'un ou l'autre de ces éléments et ça ne fonctionne plus. Je ne comprends vraiment pas pourquoi ils refusent d'ouvrir le Marché aux puces, les marchands sont des professionnel•les, on peut leur faire confiance. »* Dominique Bijoux: *« Si j'ouvre, c'est uniquement par solidarité avec mes voisins, sans le Vieux Marché, ça ne sert à rien. »* Mathieu et Simon pensent *« Avant ce n'était pas toujours facile, après ce sera pire. Nos clients viennent du milieu culturel, théâtre, festival, cinéma. Quand et comment sortiront-ils de cette crise ? »* Certains restaurants sont pessimistes, vont-ils pouvoir tenir après 3 mois d'inactivité ? Ticky Tacky: *« J'ai envie d'écrire à la Régie Foncière pour savoir où ils en sont avec le 15. S'ils reviennent maintenant avec les travaux, pour nous, ce serait fichu ! »* Xavier d'« à chacun sa madeleine » *« Ca aurait été bien que cette crise remette en question notre façon de vivre et de consommer et ma crainte c'est que les acteurs économiques reviennent en force et continuent le même chemin. Par rapport au quartier des Marolles, je crains que ca accélère la gentrification, qu'une fois de plus ce soient les plus démuni•es qui soient touché•es, les personnes qui tenaient jusqu'ici, plus ou moins, qu'elles finissent par vendre, à bon marché et que tous nos petits commerces disparaissent à la faveur de grosses enseignes. Plus de fêtes de quartier, plus de rassemblements car c'est interdit, plus de vie sociale, tout ce qui fait la vie d'un quartier. Il faut résister ! »*

Merci à tous et toutes d'avoir partagé avec nous dans ce moment compliqué. Et bonne route à Xavier et Alex.

NICOLE & LILI

[1] Smart est une coopérative qui propose des conseils, des formations et des outils pour accompagner le développement de l'activité professionnelle des travailleurs autonomes.

photo : Marjorie Van Den Heuvel

photo : Nicole Tonneau

Regarder la rue Blaes

Les rez-de-chaussée commerciaux de la rue Blaes situés entre la place du Jeu de Balle et le Boulevard du Midi nous sont familiers.

colonne de gauche :

Ksar Mahal au n°174
L'AbaC au n°176
Épicerie au n°178 et 180
Photo Blaes et Papeterie au n°182

colonne de droite :

Volaillier Blaes au n°186
Boucherie Oualit au n°188
Le maître fruitier du n°192 au n°196

Alors que certains ont été reconvertis en habitations, d'autres n'ont pas changé d'aspect depuis de nombreuses années. Les commerces actuels répondent aux besoins quotidiens des gens du quartier. On compte également quelques brocanteurs et magasins de seconde main qui rappellent la proximité du marché aux puces. Ces images ne sont qu'une trace d'un moment particulier qui s'évanouit déjà mais constituent néanmoins un espèce d'hommage à celles et ceux qui y travaillent.

Les photographies ont été prises le mercredi 29 avril, le dimanche 3 mai et le samedi 9 mai 2020.

FRÉDÉRIQUE FRANKE

photo : Frédérique Franke

colonne de gauche :

Au Mouton Bleu au n°173
Sucrés Salés au n°175
Pendant le ramadan, distribution alimentaire aux plus démunis
BScheherazade au n°177
Commerce vide au n°179

colonne de droite :

Travaux au n°181
Nasza Polska au n°183
Quincaillerie au n°185

Spek and Boonen : la boucherie marollienne qui réinvente la tradition

Il y a environ deux ans, l'ancien boucher de la rue Blaes Pierrot a cédé sa place à un jeune artisan limbourgeois, Bjorn Boonen. Sa boucherie est l'un des rares commerces des Marolles à être resté ouvert pendant le confinement. Dans cet article, il nous raconte son parcours et ses interrogations : *« Au début, j'avais peur d'être un «* gentrificateur *». Je voulais créer une boucherie «* à la belge *» : de qualité mais sans chichis. Aujourd'hui, je me sens lié aux habitants du quartier. »*

photo : Camille Burckel

Depuis juin 2018, Bjorn tient la boucherie Spek & Boonen, à seulement quelques pas de la Place du Jeu de Balle. Nous avons passé plus de deux heures ensemble au café La Brocante, un vendredi matin pluvieux du mois de mars. Maintenant qu'il se fait aider à la boutique le vendredi et le week-end, il peut se libérer quelques heures par-ci par-là. C'est le genre de rencontre qui ne s'oublie pas : Bjorn est un homme passionné qui adore son métier, et qui n'aurait pas voulu ouvrir sa boucherie ailleurs que dans le quartier des Marolles. Il me raconte son parcours dans les moindres détails, et m'explique avec beaucoup de précision son approche du métier de boucher.

Bjorn est né dans le Limbourg. Il est arrivé à Bruxelles il y a vingt-deux ans pour étudier le cinéma à Sint-Lukas. A l'époque, il voulait faire de l'animation 3D. Mais cette voie s'est vite révélée coûteuse : *« Tout se faisait sur pellicule, et cela revenait très cher. »* A dix-huit ans, faute de ressources propres, Bjorn s'est vu contraint de changer son fusil d'épaule.

Il commence alors des cours du soir de cuisine au CERIA tout en travaillant la journée dans des restaurants. Il devient chef du restaurant du Kaaitheater au bout de deux ans, puis prend les rênes du restaurant du Recyclart en 2000. Il propose une formule encore novatrice pour une brasserie dans ces années-là : des

plats qui changent chaque jour. Après quatre ou cinq ans, Bjorn décide de changer d'horizons et s'envole vers le gastronomique. Il atterrit au Bonbon, restaurant étoilé situé à Woluwe-Saint-Pierre. Il y exerce la fonction de « garde-manger » ; c'est-à-dire de responsable des plats froids et notamment des charcuteries. C'est là qu'il va se familiariser avec la tête pressée, les pâtés, les mousses, la basse température et la fermentation. Cela le passionne et il décide d'entreprendre des cours de boucherie. Il veut renouer avec une tradition perdue, un savoir-faire qui semble avoir disparu. Il suivra notamment des cours de technologie de viande à la Haute École de Gand qui l'aideront beaucoup.

Après cinq ans comme gérant d'un restaurant social Place Anneessens, Bjorn se met en quête d'une boucherie à Bruxelles. C'est la mauvaise qualité des commerces existants et le manque de culture et de respect du métier de boucher qui vont le décider à franchir le pas. Il va d'abord se former auprès de Jack O' Sea qui fut le premier en Belgique à recommencer à travailler en direct avec les fermes, avec des animaux en plein air, à une époque où le Blanc Bleu Belge est devenu omniprésent. Aux côtés de Jack, il apprend à travailler sur carcasse et Josef, un charcutier polonais qui travaille également à ses côtés, lui transmet son savoir-faire : jambons cuits, pastramis et saucissons secs n'auront désormais plus de secrets pour Bjorn. Pour compléter son apprentissage, il part suivre quelques stages à Londres, en France, en Espagne et en Italie, toujours dans l'optique d'en apprendre un peu plus.

LE DÉBUT DE L'AVENTURE MAROLLIENNE

Un jour, il apprend qu'une boucherie se libère dans les Marolles ; celle de Pierrot située rue Blaes, l'une des dernières boucheries dont l'intérieur original n'ait pas été retapé. Il appelle immédiatement le propriétaire qui lui annonce que son commerce a déjà été repris deux jours auparavant. C'est la grande déception pour Bjorn car la boucherie de Pierrot correspond exactement à ce qu'il cherche. En attendant de trouver la pépite, il travaille dans diverses boucheries à Bruxelles, ce qui le convainc toujours plus de la nécessité d'ouvrir un établissement de qualité. Et quatre mois plus tard, le miracle se produit : le boucher qui avait repris la boutique de Pierrot veut à son tour céder le commerce. Il est pris en étau entre la communauté musulmane des Marolles et une clientèle qui réclame du porc. Il ne s'en sort pas. Bjorn accepte de reprendre la boucherie et s'installe en juin 2018. Il n'a eu aucun doute concernant ce lieu ; pour lui c'est une évidence.

Le jeune limbourgeois peut enfin mettre ses plans à exécution : ouvrir une boucherie éthique (respectueuse du bien-être animal), qualitative mais accessible. Cette dimension sociale est primordiale dans son projet et a déterminé en grande partie sa volonté de s'installer dans les Marolles. Il veut que tout le monde puisse venir acheter quelque chose chez lui au moins une fois par semaine. Déjà lors de son expérience au Recyclart, c'est le caractère hétéroclite de la population marollienne qui l'avait séduit. Il ne veut pas ouvrir un établissement haut de gamme, mais un commerce de proximité profondément intégré dans le tissu social de son quartier. Par ailleurs, les Marolles sont historiquement un quartier de commerçants, et notamment de tripiers accessibles à tous. Il s'agit donc pour lui de renouer avec la culture des triperies et des bouchers des Marolles et de remettre à l'honneur le kip-kap[1] et le bloempanch[2]. Enfin, il aime le quartier du Jeu de Balle : pour chiner des disques chez Crevette Records, pour la piscine de la Place qu'il fréquente régulièrement, pour son magasin de vieilles radios dans lequel il va acheter des pièces détachées avec lesquelles il bricole des haut-parleurs. Il affectionne particulièrement les soirées du Chaff et aime venir boire une Gueuze à La Brocante. Enfin, il me confie presque comme un secret venir au Fuse depuis ses 18 ans : à l'époque, il faisait le trajet du Limbourg pour les soirées Jungles du club avant-gardiste.

UNE CONCEPTION ÉTHIQUE DU MÉTIER DE BOUCHER

Installé au 155 rue Blaes depuis maintenant presque deux ans, il défend une approche authentique du métier de boucher. Il travaille exclusivement sur carcasse, et non pas sur des pièces extras qui arrivent sous vide comme dans la plupart des autres boucheries. Il veut revenir à la tradition mais il est obligé de la réinventer car les méthodes artisanales n'existent plus. Réinventer la tradition : tel est le défi à priori paradoxal de Bjorn qui se concentre avant tout sur le goût et n'hésite d'ailleurs pas à faire le parallèle entre la viande et le fromage : dans les deux cas il faut du temps afin de permettre aux enzymes de se développer et au produit de révéler tous ses saveurs. *« Je pourrais faire un jambon cuit en deux mois, mais je mets huit mois à le faire pour qu'il soit vraiment bon. »* Le plus beau compliment qu'il ait reçu depuis son ouverture c'est un boucher du Limbourg venu lui rendre visite à Bruxelles qui le lui a fait. En rentrant dans son frigo il se serait exclamé *« Tu travailles comme mon père dans les années cinquante. »*

Cette exigence, Bjorn l'applique également au choix des producteurs avec lesquels il travaille et qui élèvent tous leurs animaux en plein air. Son bœuf vient d'Irlande, il est nourri sur herbe (et non pas par graines), ce qui lui confère un goût plus prononcé et une texture persillée. Son porc et son agneau viennent d'une coopérative dans les Ardennes dont le système d'abattage respecte le bien-être animal. Ses volailles viennent de France et sont labellisées Label rouge. Soucieux de l'impact écologique, il n'achète que des bêtes élevées sur de grands pâturages naturels. Il tente également d'avoir un maximum d'autonomie par rapport au système industriel en ayant un rapport direct avec les producteurs. Cela lui permet de proposer un rapport qualité/prix qui lui semble tout à fait honnête ainsi qu'une diversité de morceaux (de la côte à l'os au foie de volaille) afin que toutes les bourses puissent s'y retrouver. *« Mon porc est à peine 20% plus cher que le porc industriel grâce à l'organisation coopérative qui me fournit et qui assure notamment le transport et la distribution de la viande. »* Il regrette que la certification plein air, bien plus exigeante que le bio, soit si méconnue en Belgique. *« Je ne travaille pas bio par éthique. La charte bio n'est pas qualitative.*

Une viande bio est plus proche d'une viande industrielle que d'une viande plein air. Il y a une énorme demande et une grande pression sur les prix car aujourd'hui toutes les grandes surfaces veulent du bio. Mais le bio c'est avant tout du marketing : un porc bio, il est élevé à l'intérieur ! »

UNE BOUCHERIE DE QUARTIER AVANT TOUT

Aujourd'hui, Bjorn est fier de pouvoir dire qu'à peu près 80% de sa clientèle est constitué d'habitants des Marolles et que cette clientèle est très fidèle. *« Ça fait plaisir car je voulais d'abord être une boucherie de quartier bien que mon magasin soit un commerce de niche. D'ailleurs, je ne suis pas présent sur les réseaux sociaux, car je me concentre avant tout sur le quartier. La boucherie peut jouer un vrai rôle social : les gens se rencontrent dans une boucherie. »* Au fur et à mesure, Bjorn a réussi à cerner les goûts des habitants des Marolles : une prédilection pour la charcuterie et un véritable intérêt pour le « fait-maison » et la qualité. *« Les personnes âgées du home d'à côté viennent faire leurs courses chez moi et sont contentes de retrouver certains produits que je fabrique moi-même. D'ici quelques années j'aimerais pouvoir tout faire maison. Cela suppose de réinstaller les machines et donc de faire de gros investissements. Ce sera pour dans quelques années. »*

Bjorn tente d'avoir une approche éthique globale ; *« J'essaie d'être cohérent et d'échapper à la dictature des grandes firmes. J'essaie de construire un réseau qui travaille de la même façon que moi. »* Ainsi, il a choisi une banque la plus éthique possible, son fournisseur d'électricité est une coopérative liégeoise et à terme il aimerait que sa boucherie devienne elle aussi une coopérative, sans rapport de hiérarchie entre les employés… Un vrai petit paradis.

SPEK & BOONEN À L'HEURE DU COVID

Depuis cette entrevue du mois de mars, qui semble appartenir à une autre époque, les Marolles ressemblent à un quartier fantôme sans son Vieux Marché et avec ses rues désertes. La plupart des commerces ont dû fermer leurs portes et Spek & Boonen est l'un des derniers à être resté ouvert. Ce choix fait visiblement le bonheur de ses clients qui ne rechignent pas à faire la file sur le trottoir. Les journées de Bjorn sont longues, *« Il y a des jours où c'est non-stop du matin au soir. Les gens cuisinent plus en ce moment car tous les repas se prennent à la maison. »* De nouveaux visages poussent la porte de la boucherie et les habitudes de consommations ont-elles aussi évolué depuis le début du confinement ; *« Les clients n'achètent plus seulement des morceaux tendres et vite préparés, on sent qu'ils prennent plus le temps de cuisiner. »* Au début, les clients faisaient d'énormes réserves qu'ils congelaient par peur de pénurie, mais depuis quelques semaines, les achats sont moins compulsifs et il s'agit avant tout pour les clients *« de se faire plaisir en se payant un bon morceau de viande. »*

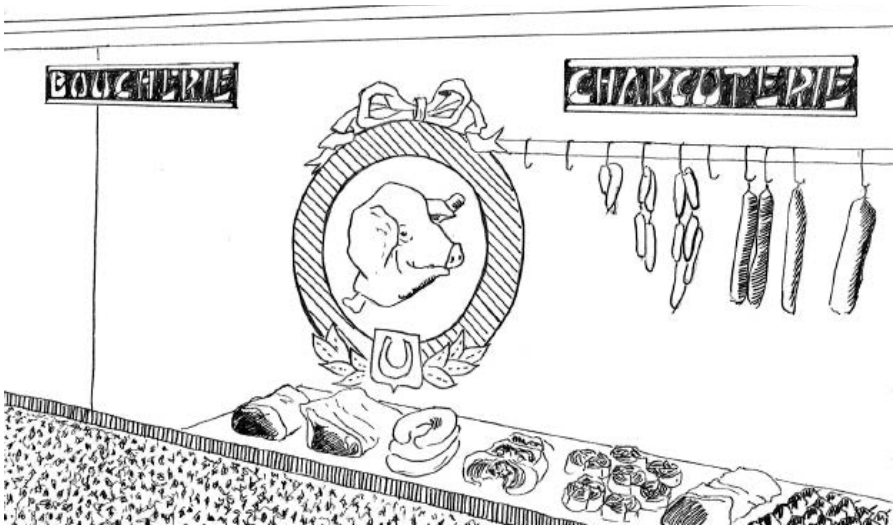
Pour ce qui est des mesures sanitaires, Bjorn a adopté les règles d'hygiène de base. Dès le début de la pandémie et avant même que cela ne soit obligatoire, une personne maximum est autorisée à entrer dans le magasin. La largeur du comptoir impose de fait une distance d'un mètre cinquante entre le boucher et le client. Enfin, il se lave les mains entre chaque client et désinfecte le terminal de paiement après chaque utilisation.

En cette période de pandémie, le succès de la boucherie Spek & Boonen donne une lueur d'espoir ; la boutique n'a jamais été aussi remplie et les exigences de Bjorn en termes de proximité avec les producteurs le préservent de la crise : *« Pour ce qui est des livraisons, rien n'a changé et les fournisseurs viennent avec la même régularité. Tout le réseau fonctionne comme d'habitude, c'est l'avantage de travailler directement avec les producteurs sans intermédiaire et en circuit court. »* De manière plus large, il semblerait que le coronavirus favorise les commerces de proximité sans laisser le monopole aux grandes surfaces. En effet, depuis le début du confinement, de plus en plus de Belges privilégient les produits frais et locaux et font leurs courses dans les magasins qui se trouvent près de chez eux. Espérons que ces habitudes perdureront une fois que le virus sera derrière nous.

CAMILLE BURCKEL

(1) Le kip-kap ou kipkap : cette tête pressée du pauvre est préparée avec de la hure de jambonneau ou des restes de porc (langue, couennes, pieds et queues). Elle est hachée, persillée et présentée en gelée au vinaigre. La dénomination kipkap serait une onomatopée rappelant que la viande a été hachée menu avant d'être mise dans sa gelée. Dans le quartier des Marolles, il était rebaptisé « Royal tremblant » au regard d'une quantité excessive de gélatine, d'où l'expression « da waggelt wan den tram passeit » (ça tremble quand le tram passe).

(2) Le bloempanch : surnommée le steak du pauvre, cette charcuterie se retrouvait souvent dans l'assiette des familles ouvrières. Le bloempanch (ou bloedpanch) désigne une sorte de gros boudin sphérique noir composé d'abats, de morceaux de poumon, de lard gras (petits cubes de graisse de porc) et de sang, le tout embossé dans une baudruche, partie du gros intestin de bœuf. Dans les Marolles, on appelait le bloempanch « bufsteik mi roiete » (beefsteak avec des carreaux), expression qui qualifiait cette viande piquée de morceaux de graisse.



dessin : Camille Burckel

photo : Karim Brikci-Nigassi / collectif Krasnyi

À Saint-Pierre, la santé en état d'urgence

Le CHU Saint-Pierre est devenu un symbole de la mobilisation du personnel soignant pour le refinancement des soins de santé. Retour sur la période d'épidémie dans le principal hôpital public de Bruxelles...

Samedi 16 mai 2020. Pour la première fois depuis la crise de la Covid-19, la Première Ministre Sophie Wilmès rend visite à un hôpital, le CHU Saint-Pierre. Une centaine d'urgentistes, infirmières, médecins, aides logistiques, personnel de nettoyage, administratifs et pompiers accueillent son cortège de voitures en formant une haie de déshonneur. L'image fait le tour du monde et suscite l'indignation de la Ministre fédérale de l'Énergie qui qualifie les soignants « d'enfants gâtés » et clame : *« On ne dialogue pas le dos tourné. »*

Samedi 30 mai, alors qu'en Belgique bon nombre de secteurs et d'activités sont déconfinés, il est toujours interdit de se rassembler dans l'espace public. Bravant cet interdit, un cortège de citoyens, musiciens et carnavaleux arrive dans l'enceinte de Saint-Pierre et est accueilli par des membres du personnel. Les manifestants sont là pour « *soutenir celles et ceux qui ont dû continuer à faire leur boulot coûte que coûte : soignant.es, caissières, éboueurs, personnel d'entretien* », mais aussi pour *« questionner les choix politiques et se permettre de leur tourner le dos. »*

Mercredi 17 juin, même endroit. Plus de 200 membres du personnel forment une chaîne humaine autour de l'hôpital. Mot d'ordre : *« Déconfinons notre colère. »*

Le CHU Saint-Pierre est devenu un symbole des revendications du personnel soignant, et plus largement du combat pour le refinancement des soins de santé. Paradoxalement, ce n'est pas l'hôpital où la crise de la Covid-19 semble avoir fait le plus de dégâts. *« En temps normal, on a 14 box d'isolement aux soins intensifs »*, explique Sandra (prénom d'emprunt), urgentiste, *« pendant la crise on est passé à 32 box. Mais en plein pic d'épidémie, on n'a pas dépassé les 30 box occupés. Il y avait bien sûr du stress, et la période de réaménagement des urgences et des unités Covid a été particulièrement tendue. C'était nouveau pour tout le monde. On ne pouvait plus prendre de congés, on devait être mobilisables tout le temps. Mais je m'attendais à pire, j'avais les images de l'Italie en tête, les lits jusque dans les couloirs... Et il y a même eu des bons côtés : avec les unités fermées, tout le personnel s'est mélangé, les gynécos nettoyaient le sol, il y avait une forte solidarité. »*

Nicolas, qui a prêté renfort aux soins intensifs pendant le pic, a connu un même sentiment d'ambivalence : *« Ça a été très confraternel entre nous, l'effort a été partagé, on se connaît mieux maintenant. La crise a été bien gérée, notamment parce que Saint-Pierre est un hôpital référent, on est préparés et équipés pour des pathologies rares. Mais c'était parfois étrangement calme. Aux urgences, il n'y avait quasiment plus que des cas de Covid. On se demandait où étaient passés tous les patients touchés par d'autres pathologies qui arrivent ici en temps normal... Peut-être que les gens souffraient moins de stress pendant le confinement. Peut-être aussi qu'ils n'osaient pas venir à l'hôpital. D'ailleurs, certains patients mentaient sur leurs symptômes pour éviter d'aller dans la zone Covid. »*

Parmi les travers de cette période, Sandra pointe : *« On ne pensait plus qu'à la Covid, on oubliait par exemple la tuberculose qui nécessite une autre prise en charge. Il y a eu aussi la décision de limiter l'accès des personnes âgées aux soins intensifs. Et la pénurie de personnel et de matériel de protection : au plus fort de l'épidémie le personnel n'était pas testé et devait venir travailler même en cas de maladie, alors qu'aujourd'hui on nous conseille d'être dépistés et on doit s'isoler 7 jours si le test est positif. »*

Parmi le personnel, la crise a laissé des traces. *« Les applaudissements c'était agréable, mais on se doutait que ça n'allait pas durer »*, raconte Nicolas. *« La haie de déshonneur, ce n'était pas spécifiquement vis-à-vis de Sophie Wilmès, mais contre les politiques d'austérité qui attaquent le secteur de la santé depuis des années. »* La colère du personnel n'est pas nouvelle et la goutte d'eau fut la pénurie de matériel de protection, de médicaments, les maisons de repos laissées à l'abandon, bref, la gestion ahurissante de la crise sanitaire qui n'est que l'aboutissement de trois décennies de coupes dans les services publics. Un symbole de ce désinvestissement de l'État fut l'appel aux dons privés lancé par Saint-Pierre, au début du confinement, pour acheter 10 respirateurs nécessaires à l'ouverture d'une unité supplémentaire de soins intensifs. *« En avril, le réseau régional des hôpitaux a même lancé une campagne publicitaire d'appel aux dons du public. Ce n'est pas normal d'en arriver là ! Les gens payent des impôts pour ça. »*

En Belgique, l'hôpital est fragilisé par un manque d'effectifs, des salaires dévalorisés, une gestion managériale et concurrentielle. Les personnels de Saint-Pierre et des autres hôpitaux du pays manifesteront le 13 septembre pour un refinancement des soins de santé. Ils espèrent retrouver, à leurs côtés, les nombreuses personnes qui les ont applaudis de leurs fenêtres pendant les mois de mars et avril.

GWENAËL BREËS

Abdel le magnifique, un confinement dans les Marolles

photo : Lola Bonfanti

Abdel vit aux Marolles depuis plusieurs années. Après un accident cardiaque qui a failli lui ôter la vie, il a découvert une autre façon de vivre et de voir le monde. Le confinement fut une épreuve pour chacun de nous et le Pavé voulait partager cette expérience particulière avec lui.

- Bonjour Abdel ! Tu n'as pas une histoire ou une anecdote à raconter, pendant le confinement dans les Marolles ?
- Non. Je te jure qu'il y a rien eu dans les Marolles. Vraiment, rien. Rien.

- Et comment c'était une journée de confinement, alors ?
- Une journée ? C'était normal. Les gens ils étaient tous seuls à la maison. Il y avait peu de gens qui étaient dehors.

- T'as eu des nouvelles des gens des autres appartements ? De Fatima ?
- Depuis le confinement, pas de nouvelles. Je vais souvent près de chez elle, je regarde son balcon. Rien. Pas d'odeurs, rien du tout. Avant, je la croisais de temps en temps dans le quartier. Les gens sont bien confinés, quoi. Les gens ils se méfient, tu vois.

- Et la vie à la maison, c'était comment ?
- Pas beaucoup de mouvements. Manger, dormir, l'apéro, refaire une petite marche, revenir à la maison. Train de vie. Et après, on s'habitue.

- Et quand tu regardes le quartier, par la fenêtre, c'était différent ?
- Je vois les deux parcs, il y a pas d'enfants qui jouent. Les terrains sont là, il y a rien. Tout le monde suit la loi.

- Tu crois que les gens suivent la loi ou qu'ils suivent aussi leur instinct de protection ?
- Les gens suivent la loi. Ils ont eu peur les gens. Comment te dire ? Les gens, ils veulent rester sur terre, tu vois. Parce qu'on sait pas ce que c'est. La vie est tellement courte qu'on a envie de rester. Quand tu traverses, tu regardes ? Et bien c'est la même chose. Et même si tu veux parler à quelqu'un, personne va te parler. Même avec les masques, t'as un masque et ils se méfient. Dans les grands surfaces, les gens ils paniquaient. Tout va revenir à la normale par après, les gens vont oublier ce qu'il s'est passé, mais ça va mettre du temps.

- Et les magasins, tu y allais souvent ?
- Une fois par semaine, je faisais les grosses courses. Mais il y avait la file. Et même avec le ramadan, les gens ils ont suivi ça à la lettre: quand ils allaient à la boulangerie le soir, ils faisaient la file calmement.

- C'était pas contraignant de faire le ramadan pendant le confinement ? Et pour ton fils ?
- Ça allait. Moi, le ramadan, je l'oblige pas à le faire. C'est dans la tête les religions, tu vois. Demain, c'est la fête de fin de ramadan. Mais la mosquée est fermée. Cette année, il y aura pas de cérémonie.

- Même pas en vidéoconférence ou quoi ?
- Ah non ! Tu te crois à New-York ou quoi ? [rires] Toi, tu crois en quoi ?

- Moi ? Je crois en la vie.
- Ah, t'es comme moi, toi ! Tu crois à la vie ! Moi, je vois comme toi. C'est maintenant. Faut être bien. Je suis content de vivre. J'aime être avec les gens. Je suis bien avec tout le monde. Et après, ce qui viendra après, moi je crois que je le verrai pas. Il y a des gens, ils croient qu'après tout ça, ils vont voir quelque chose. Mais il y a du bon aussi: ce qui a de bien, c'est qu'il faut aider les autres dans la religion, tu vois. Le ramadan, il est fait pour que tu sens la douleur des autres, normalement.

- Et avec le confinement, ça n'a pas généré des échanges particuliers, de la générosité ?
- Si dans le quartier il y a eu ça. Il y a un bureau qui donnait à manger aux autres qui sont diminués. C'était tenu par des Marocains, en plus. Les gens venaient là chercher un coli. C'est bien, parce que tu sais, il y a beaucoup de malheureux dans le quartier.

- Est-ce que tu as eu l'impression qu'il y a eu plus de malheureux pendant le confinement ?
- Normalement, quand il y a pas le confinement, il y a plus de malheureux, parce qu'ils étaient tous à la fin du marché pour ramasser des trucs. Tu voyais la misère qu'il y a à Bruxelles. Et maintenant, depuis que le marché a disparu, on les voit plus quoi. Je sais pas où est-ce qu'ils sont.

- Tu allais sur la place pendant le confinement ?
- De temps en temps, je m'asseyais un petit quart d'heure et tu vois la place triste. Il y avait une vie, là, il y avait le marché, les cafés... Il y avait une vie. Sinon, j'ai bien passé le confinement, ça été. Au début, c'est dur et puis on s'habitue. Mais on attend que ça se libère, quoi.

- Est-ce que tu penses que cette philosophie de vie que tu as, depuis ton accident, t'a aidé à vivre bien le confinement ?
- Ça m'a aidé beaucoup. J'ai profité de la vie. Je regardais le soleil, je voyais le ciel, j'étais content d'être là encore, d'être en vie. C'est ça que les gens, ils se rendent pas compte. Ils croient que profiter, c'est d'avoir une belle bagnole, quatre maisons, mais non, c'est pas ça la belle vie ! Je vois différemment les choses maintenant. Le matin, dès que je me réveille, je regarde par la fenêtre et yhaaa, je suis déjà bien, tu vois. Avant, j'habitais au sous-sol. Le soleil et la lumière, je les voyais jamais. Où ce que j'habite maintenant, je vois le coucher du soleil tous les soirs. Le matin, et le lever du soleil je le vois de mon salon. Le soleil tourne, hein tu vois, et moi je suis au milieu !

LOLA BONFANTI

La rubrique poétique

Aliénation

Dans les arbres je ne peux plus voir des arbres.
Les branches n'ont pas de feuilles
pour les maintenir au vent.
Les fruits sont sucrés mais dépourvus d'amour.
Ils ne rassasient même pas.
Que va-t-il advenir ?
Devant mes yeux la forêt prend la fuite,
à mon oreille les oiseaux restent cois,
nulle prairie ne fait lit pour moi.
Je suis repue de temps et j'ai soif de lui.
Que va-t-il advenir ?

Dans les montagnes les feux brûleront.
Dois-je me mettre en route, m'approcher à nouveau de tout ?

Dans aucun chemin je ne peux plus voir de chemin.

INGEBORG BACHMANN, 1948

État de siège

Nos tasses de café.
Les oiseaux.
Les arbres verts aux ombrages bleus
et le soleil qui saute d'un mur à l'autre
telle la gazelle...
L'eau des nuages aux formes infinies,
Dans ce qui nous reste de ciel,
Et d'autres choses encore dont le souvenir
est remis à plus tard,
Montrent que ce matin est fort, resplendissant,
Et que nous sommes les hôtes de l'éternité.

MAHMOUD DARWICH, 2004

Mourir et puis sauter sur son cheval.

OSSIP MANDELSTAM, 1937

Bouts rimés

Je ne suis pas de ceux que le vers fait blêmir !
Qu'on me donne à chanter un fanatique émir,
Un vaisseau ballotté qui sur les vagues tangue,
L'avocat empêtré bredouillant sa harangue,
Le plongeon fugitif, nocturne de l'ondin,
Le rouge charcutier qui brasse son boudin,
Les couples d'amoureux qui cueillent la noisette,
Les mines d'un tendron humant de l'anisette,

Le paisible bourgeois quand il joue au loto,
Le galop d'un cheval arrivant au poteau,
Le cristal d'un étang que le soleil irise,
L'angoisse d'un ministre au moment de la crise,
Un pur-sang qui gémit, tué par l'éparvin,
Le rire épanoui d'un vieux faune sylvain,
Ou Colette au menton empâté de céruse,
Je trouverai toujours quelque nouvelle ruse !

MARCEL SCHWOB,1888

Contrôles Covid : « On ne peut pas laisser la police en rue seule avec les jeunes »

En avril, dans le contexte tendu du confinement et de contrôles accrus, une impressionnante descente de police à la cité Hellemans a marqué les esprits. *« Il faut des garde-fous »*, ont réclamé des habitants et travailleurs sociaux des Marolles au bourgmestre de Bruxelles et à des représentants de la police. Une rencontre d'où ils sont sortis *« entre espoir et frustrations »*... Retour sur les événements.

La captation vidéo d'un événement est un fragment du réel, un point de vue qui témoigne d'une situation de manière parfois incomplète. On peut l'analyser, mais il en manque souvent l'avant et l'après, car la plupart du temps les détenteurs d'une caméra ne l'enclenchent que lorsque la situation est déjà en train de se produire. C'est le cas des vidéos postées sur les réseaux sociaux le dimanche 19 avril dernier (dont l'une a été visionnée par 60.000 personnes), montrant l'envergure et la violence d'un contrôle de police mené à la cité de logements sociaux Hellemans. On peut y voir plusieurs policiers bloquant au sol un homme pendant de longues minutes, ses affaires personnelles et des dreadlocks arrachées à côté de lui, avant de le menotter et de l'arrêter. Tandis qu'au moins une trentaine d'agents (dont deux de la brigade canine, munis également de bombes lacrymogènes) et une petite dizaine de véhicules de police avaient envahi la zone.

En tentant de reconstituer ce qui a précédé ces images, nous avons conclu qu'il s'agissait d'un contrôle lié à l'application des règles de confinement et que le jeune homme avait été interpellé juste devant la porte de son appartement, dans une voirie semi-privative, pendant qu'il fumait une cigarette avec des voisins. Dans la presse, la zone de police Bruxelles-Capitale-Ixelles a confirmé cette information. Elle a justifié l'arrestation musclée par le fait que le jeune homme (Kezy) se serait « rebellé », et l'important déploiement de renforts par *« l'hostilité grandissante à l'encontre des policiers présents. »* La famille de Kezy a expliqué pour sa part que sa carte d'identité était simplement restée dans l'appartement familial. Et si les vidéos témoignent de phrases hostiles prononcées à l'égard des agents, on y observe la présence d'un nombre très limité de personnes cherchant à intervenir (famille, voisins), plusieurs d'entre elles étant occupées à filmer la scène, mais aucune n'attaquant les policiers. On peut donc supposer que ces derniers ont paniqué en imaginant ce que leur intervention risquait de susciter, d'où l'arrivée de renforts massifs. Car le risque était bien réel d'attiser la haine et la violence, à l'heure où les travailleurs sociaux étaient absents du terrain, et une semaine à peine après qu'un contrôle de routine avait abouti à la mort du jeune Adil (19 ans) et à des émeutes à Anderlecht.

« ECOUTE, BON SENS, DISCERNEMENT ET EMPATHIE »

Le chef de corps de la police de Bruxelles-Capitale-Ixelles a couvert ses agents : *« Malgré certaines critiques, aucun élément de preuve convaincant n'a été porté à ma connaissance… »* Selon « La Capitale », il a néanmoins demandé à l'ensemble des policiers d'être *« constamment à l'écoute de la population »*, de faire *« preuve de "bon sens"* et *« d'agir à chaque instant et en toutes circonstances avec discernement et empathie. »*

Et nous voilà au-delà du fait divers. Car faire preuve d'empathie, ne serait-ce pas prendre en compte les conditions sociales et le cadre de vie des personnes contrôlées ? Faire preuve de discernement, ne serait-ce pas agir avec psychologie, pédagogie et mesure, plutôt que convoquer des moyens disproportionnés pour contrôler une personne qui fume une cigarette devant le pas de sa porte ? Faire preuve de « bon sens », ne serait-ce pas respecter les gestes barrières, se munir de masques et éviter de susciter des attroupements et de l'agitation alors qu'on prétend justement faire respecter les règles de distanciation physique ?

Il faudrait ajouter à la liste du chef de zone la notion d'équité de traitement. Une notion certes complexe par temps de confinement, quand même les syndicats de police se plaignaient de ne pas comprendre les règles contradictoires édictées par le gouvernement et que les policiers étaient censés faire respecter. Une notion particulièrement ébranlée aussi, quand dans la même semaine, la police se montrait en train de danser avec des habitants de Woluwe-Saint-Lambert et d'Uccle, puis de réprimer des habitants des Marolles ou de Cureghem qui avaient le tort de rouler en scooter ou de fumer une cigarette en rue.

De telles situations se sont multipliées pendant le confinement… À Ixelles, une plainte a été déposée contre des agents de la zone de police Bruxelles-Capitale-Ixelles qui ont usé d'une violence inouïe pour arrêter un homme, devant chez lui, qu'ils accusaient de voler… son propre vélo. À Bruxelles-Ville, une enquête a été ouverte contre des agents de la même zone de police qui ont embarqué, brutalisé et gazé un jeune migrant soudanais dont ils ont détruit les effets personnels avant de le relâcher au bout d'une demi-heure près du canal (suite à quoi quatre policiers ont été arrêtés pendant quelques heures et l'un d'entre eux *« provisoirement suspendu de ses fonctions »*). À chaque fois, des vidéos ont documenté ces

situations. Et même s'il y manquait le début de l'histoire, comment se satisfaire de cette carence narrative pour mettre systématiquement en doute la parole de ceux qui subissent ces violences et qui sont pour la plupart des personnes racisées ? Comment ne pas voir qu'on jette ainsi de l'huile sur le feu, en imposant une double peine aux habitants des quartiers populaires (denses et peu verts) pour qui le confinement était particulièrement dur ?

RENCONTRE AVEC LE BOURGMESTRE ET LA POLICE

Le contrôle musclé de la cité Hellemans suscita l'inquiétude de parents et de jeunes habitants, craignant un embrasement du quartier dans le contexte tendu du confinement. Le Foyer des Jeunes des Marolles et Jeune Ambition Marolles, deux associations locales, lancèrent un appel à rencontrer le bourgmestre. Pour elles, il y avait urgence à entamer *« un dialogue avec les autorités, afin d'apaiser les tensions. »*

Ils furent ainsi une petite vingtaine à être reçus à l'Hôtel de Ville le 27 avril : des membres desdites associations, une avocate, des personnes âgées, des mamans et des jeunes du haut et du bas des Marolles… En cette période de distanciation physique, il fallait de l'espace pour caser tout ce petit monde, qui a donc été reçu dans les lustres de la grande salle du Conseil communal par le bourgmestre Philippe Close, l'échevine de la jeunesse Faouzia Hariche, le chef de corps de la zone de police Bruxelles-Capitale-Ixelles et le commissaire de la 4ème Division/District 1 (basée rue de l'Hectolitre dans les Marolles).

« Le fait d'avoir été reçus si vite est un signe positif », commente Bilal Chuitar, coordinateur du Foyer des Jeunes des Marolles. *« On est contents que l'idée de la concertation entre habitants et autorités ait été remise en avant »,* ajoute Rachida El Baghdadi, animatrice dans le quartier. *« On ne peut pas laisser la police en rue seule avec les jeunes. On n'est pas à l'abri d'un drame. Il faut des garde-fous, des médiateurs »*, poursuit-elle. *« D'un côté, les jeunes ont très peur du Covid-19, il y a eu des morts dans les familles du quartier. Mais de l'autre, le confinement a été très dur ici, surtout pour des ados privés de liberté. Le gouvernement nous a dit qu'on pouvait aller faire du golf, du cheval ou du kayak… Ça montre à quel point le confinement et le déconfinement n'ont pas été pensés pour les habitants des quartiers populaires. »*

Le but de la rencontre était aussi de donner la parole aux jeunes dans un autre contexte que celui des contrôles. Plusieurs d'entre eux ont dit subir un nombre excessif de contrôles d'identité, recevoir des amendes qu'ils jugent arbitraires, être l'objet d'injures racistes (*« relâche-le dans son état naturel »*…), parfois de violences physiques et de menaces de représailles…

Selon les associations marolliennes, le bourgmestre a rebondi sur la nécessité d'adopter une *« approche préventive et participative »*, approuvant la proposition *« d'organiser des rencontres réunissant politiques, police, habitants, jeunes, commerçants afin de (re)créer du lien dans le quartier et de réfléchir aux modalités effectives pour penser le vivre ensemble »*. Le commissaire de la 4ème Division/District 1 a été chargé d'être à l'avenir la personne de contact des jeunes des Marolles… même s'il n'a, dans les faits, aucun pouvoir sur les patrouilles qui

photo : Frédérique Franke

procèdent aux contrôles, lesquelles sont envoyées par le commissariat de la Division centrale basé rue du Marché au Charbon. Les parties ont convenu de se revoir courant du mois de mai (au moment de mettre sous presse ce numéro, la seconde rencontre n'avait pas encore eu lieu).

RIEN DE NOUVEAU ?

Bref, une rencontre *« constructive »* selon l'expression du bourgmestre dans la presse, et *« pleine d'espoir »* pour les associations et les jeunes, dont le sentiment a toutefois été aussitôt tempéré par le comportement des policiers présents : *« Face aux témoignages des jeunes sur les injustices qu'ils subissent, ils sont restés impassibles, ils n'ont montré aucune empathie, aucune marque d'étonnement. Ils ne se sont manifestés qu'en fin de rencontre pour affirmer qu'ils ont le droit d'interpeller et de contrôler sans en expliciter les raisons. »* Cette attitude a rappelé aux jeunes que le chemin serait long d'ici la fin des contrôles au faciès, dans un contexte où les autorités ont largement retiré à la police ses aspects de proximité, où existent des noyaux racistes, et où règne une omerta rendant difficile la dénonciation des abus et des violences (même pour les policiers qui réprouvent ces agissements)… *« Il y a des agents qu'on voit régulièrement dans le quartier, ils nous connaissent et ne nous demandent même pas nos papiers »*, dit Seck Aboul de Jeunes Ambition Marolles. *« S'il y a un problème, ils nous dispersent et c'est fini. Mais certains jeunes se font contrôler trois fois dans la même journée par différents agents, qui ne viennent jamais ici et avec eux c'est direct matraque et gazeuse. Ils n'ont aucune pédagogie. On dirait qu'ils nous prennent pour des animaux. C'est vrai qu'il y a de la délinquance ici, mais ça ne justifie pas tout, ils doivent comprendre qu'on est des êtres humains. »*

« En somme, rien de nouveau », conclu Rachida El Baghdadi. Si ce n'est que le confinement ayant rendu les choses plus pesantes, *« l'urgence était d'obtenir une accalmie »*. Si ce n'est, aussi, qu'une dynamique semble désormais lancée entre des associations et des habitants des Marolles pour s'opposer aux contrôles au faciès, en demandant notamment que les motivations de ceux-ci soient systématiquement objectivées. En somme, à créer des garde-fous, propres à limiter les abus. Et ça, ce n'est déjà pas rien.

GWENAËL BREËS

Le Vieux Marché : malle aux trésors des costumières et scénographes

photos : Jeremie Javiere

Lorsque j'ai contacté Michel Dugardyn et Bettina Windelschmidt en leur disant que je souhaitais écrire un article sur les liens entre les métiers du théâtre et le Vieux Marché, ils m'ont tout de suite fixé rendez-vous chez eux. J'ai été accueillie comme si nous nous connaissions depuis toujours, avec une simplicité et une gentillesse hors du commun. En les quittant, j'avais le sentiment d'avoir un peu mieux compris le marché aux puces.

Michel est né à Bruges en 1953 dans une famille bourgeoise. Il fait partie de la génération 68 qu'il qualifie de « rebelle » et m'apprend avec fierté qu'il n'a jamais porté de cravate. À 13 ans, lorsqu'il refuse de se rendre à l'église, il devient le paria de la famille. À 16 ans il quitte le giron familial pour vivre sa vie comme il l'entend. *« J'ai fait tous les métiers du monde : homme de ménage dans des hôtels, chauffeur de taxi à Bruxelles, magasinier,… Je rêvais de voyages… »* Mais à 30 ans, il perd son emploi de magasinier et se retrouve au chômage. Il rejoint alors une amie sur le marché des Marolles et devient fripier et brocanteur.

C'est à peu près à cette époque qu'il rencontre Bettina. Elle vient du milieu du théâtre et a été actrice à Rome dans les années 1970. En 1984, elle arrive à Bruxelles, et commence à faires les puces. Sa route croise alors celle de Michel : ils se mettent à chiner ensemble et, le 8 août 1988, ils ouvrent leur premier magasin au numéro 3 rue des Fleuristes. *« C'était une initiative de Bettina »* me confie Michel qui se décrit comme plutôt réfractaire au changement, contrairement à Bettina qui « *n'a pas peur des ruptures et fonctionne à l'instinct. Et souvent, elle a un très bon instinct »*. Dans cette boutique, ils ont vendu du premier jour au dernier, surtout des costumes, des tissus et des dentelles. *« À cette époque, il y avait un énorme intérêt pour les dentelles, les stylistes internationaux achetaient beaucoup. »*

UNE RENCONTRE PLEINE DE PROMESSES

« À deux, les choses ont tout de suite marché. Une alchimie s'est mise en place. On était complémentaires, on se sentait plus forts », se souvient Bettina. *« Moi je suis plus calé pour les vêtements d'homme et pour les tissus anciens. Bettina est plus douée pour les dentelles et les vêtements féminins, elle voit mieux les coupes »,* complète Michel.

Le couple se forme sur le tas et apprend l'histoire du costume sur le terrain. En 1989, ils acquièrent huit ou neuf boîtes de dentelle qui viennent de chez un notaire. La collection est datée et listée, il s'agit principalement de dentelles des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. *« Vous avez un trésor, il y a de quoi ouvrir un musée »*, leur affirme l'expert chez qui ils passent deux après-midi entières. Grâce à cette collection, ils ont appris à connaître les dentelles ; et c'est ainsi que s'est déroulée toute leur vie professionnelle : un apprentissage au hasard des trouvailles et des rencontres, en touchant et en observant les costumes et les tissus.

De fil en aiguille, leur clientèle se diversifie. Le magasin est fréquenté aussi bien par des particuliers (le consul d'Italie dans les années 1980 par exemple) que par des

costumiers ou des collectionneurs qui raffolent de linge de maison ou de dentelles. *« Comme on avait du choix, on recevait la visite de professionnels qui venaient de toute l'Europe, pour des costumes de cinéma et d'opéra. »* Ils vendent également aux créateurs qui s'inspirent des modes anciennes, Chloé et Hermès ont fréquenté leur entrepôt de la rue des Tanneurs pour nourrir leur imagination.

Pour s'approvisionner, ils utilisent différents canaux. Dans les années 1980, les vêtements s'achetaient au poids dans les usines : *« On trouvait beaucoup de choses, du XIXe siècle jusqu'aux années cinquante. On y allait tous les mardis et on revenait avec soixante voire quatre-vingt kilos de marchandise. »* À la fin des années nonante, ils partent vendre et acheter dans les grandes foires internationales. Il y avait aussi les annonces dans le Vlan qui permettaient de trouver des pièces auprès des particuliers. Enfin, sur le marché du Jeu de Balle, trois heures avant l'arrivée des premiers clients, Michel achetait des lots aux vide-maisons. *« C'est le marché des marchands, celui de 5h du matin. Ensuite il y a le marché des clients à partir de 8h et celui des ramasseurs à 13h30. Celui-là il est nouveau : dans les années 1980, les marchands préféraient casser leurs meubles plutôt que de les donner. »*

MODES, DERNIER ARRÊT AU JEU DE BALLE

En 2000, Michel et Bettina déménagent et s'installent rue Blaes. Ils y resteront jusqu'en 2013. Cette année-là, Michel peut prétendre à une prépension d'indépendant. Mais trois mois avant la date escomptée, la loi change et il apprend qu'il doit encore travailler deux ans. *« On s'est retrouvés à la rue, on avait vendu le pas de porte. »* Ils se mettent alors en quête d'un nouveau local et apprennent qu'il y a un magasin à louer dans la cour du Jeu de Balle. *« C'était un espace de 270 m2, une nouvelle aventure ! On pouvait y étaler tout ce qui se trouvait dans notre stock de la rue des Tanneurs. »* Bettina réaménage l'espace et le couple engage deux vendeuses supplémentaires pour les aider. Modes réouvre ses portes : des rayons d'accessoires et de costumes méticuleusement lavés, repassés et rangés par catégorie et par couleur. Tout en continuant à travailler au magasin, Bettina décide de renouer avec une activité artistique. Elle développe sa pratique de la danse butō[1], qu'elle a découverte en 2012, et organise même un spectacle qui se déroule dans la cour devant le magasin en 2015. Puis, pendant un an, elle se consacre à l'écriture d'un livre, *« Mâcher des fleurs »*, dans lequel elle retrace son parcours. En 2017, le couple décide d'arrêter son activité : les attentats de 2016 ont porté un coup dur au commerce, et la fatigue physique commence à se faire ressentir. Et puis il y a le digital qui commence à prendre le dessus et qui ne correspond pas à leur façon de travailler. *« On a essayé de faire des photos pour vendre sur internet, mais ça n'a aucun intérêt. La sensualité n'existe plus avec internet, tu ne touches plus ; or le toucher remplace tout. »*

L'intégralité de leur stock a été rachetée par leur meilleure cliente qui travaille dans le cinéma. Mais Michel n'a pas pu s'arrêter tout à fait : il a toujours un entrepôt dans les Marolles et un stock près des étangs d'Ixelles où il reçoit des professionnels sur rendez-vous. Bettina, quant à elle, se consacre surtout à la danse et au yoga.

Michel retourne régulièrement sur le marché, il est attaché aux pavés de la place. *« C'est un village ouvert sur le monde, un lieu cosmopolite et social, humainement abordable. S'ils arrêtent le Vieux Marché, je m'en vais ailleurs »* conclut-il.

LE VENTRE D'UNE BALEINE

Les costumières et scénographes[2] sont nombreuses à être attachées au Vieux Marché, à avoir fréquenté assidûment la boutique Modes et à déplorer sa disparition. Béatrice Massinger a été scénographe pendant plus de trente ans à Bruxelles et elle se rendait énormément au Jeu de Balle pour des scénographies de théâtre ou de musée et pour trouver des accessoires. *« Souvent, j'y allais avec une attention flottante, et ça démarrait quelque chose. Les puces des Marolles, tu n'as ça nulle part ailleurs : c'est une malle aux trésors. Au niveau de l'imaginaire, c'est formidable, tous ces objets qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Et puis parfois, il y a un alignement de planètes : tu ne trouves pas forcément ce que tu cherches et puis tout à coup tu tombes sur un objet et tu as l'impression qu'il t'attendait. »*

Dans les années 1990, Béatrice travaille sur un spectacle qui se passe en partie dans les entrailles d'une baleine. *« Le ventre d'une baleine, c'est un endroit où l'on peut trouver tout et n'importe quoi. »* Elle se rend sur le marché aux puces, endroit rêvé pour une telle chasse, et c'est avec tout le brol quotidien et insolite chiné qu'elle remplira le ventre de sa baleine.

Depuis plusieurs années, elle enseigne à Saint-Luc dans le cadre d'un bachelier en scénographie. Elle encourage fortement ses élèves, futurs costumiers et scénographes, à se rendre sur le marché du Jeu de Balle. *« C'est comme aller chez Pêle-Mêle, ce sont des endroits riches en images et en objets. Il faut y aller sans idées préconçues, ça va chercher dans ton propre inconscient et ça peut être un vrai déclencheur. »*

« QUAND JE PARS AUX MAROLLES, JE PARS À L'AVENTURE »

Béatrice Pendesini est costumière de théâtre. Elle vient très souvent dans les Marolles, plutôt au Vieux Marché que dans les boutiques qui sont devenues hors de prix depuis une dizaine d'années. *« Avant il y avait "Ben" qui vendait des chaussures et «Modes» que l'on regrette toutes. Ils étaient pros et soucieux de te rendre service. À chaque fois qu'on y allait on apprenait quelque chose. Et ils avaient un très chouette contact. »*

Sur le Jeu de Balle, elle vient chercher des accessoires, des chaussures ou alors des pièces plus spécifiques comme des sacs, des valises, des fourrures, des lunettes d'époque ou encore des porte-cigarettes. Parfois, elle vient simplement pour flâner, pour se nourrir de ce qu'elle voit. Ce qu'elle apprécie tout particulièrement, c'est l'aspect hétéroclite du Vieux Marché, le fait d'avoir une concentration incroyable d'objets dans un périmètre restreint qui permet de passer d'un stand à l'autre. *« Quand je pars aux Marolles, je pars à l'aventure, c'est assez excitant. Tu peux passer un temps infini à fouiller, c'est comme une quête, et quand tu trouves c'est absolument jouissif ! »*

photos : Jeremie Javiere

Si elle se rend au marché aux puces, c'est également pour la beauté du geste, pour la préservation d'une économie circulaire, pour la dimension pérenne de l'achat d'occasion, *« pour revéhiculer des choses qui ont une âme, qui ont vécu, auxquelles on redonne une ixième chance »*. Il s'agit également de ne pas céder à la consommation à tout-va et d'éviter les grosses chaînes afin de soutenir une économie particulière, celle de la deuxième main.

LE VIEUX MARCHÉ,
UN SPECTACLE TRASH ET FRAGILE

Natacha Belova est scénographe, marionnettiste et plasticienne et fut l'un des premières clientes de Modes. Elle a commencé en travaillant dans le costume et elle se rend régulièrement au Vieux Marché depuis 1997. A l'époque où elle était costumière, elle avait un itinéraire bien établi entre les boutiques et le Vieux Marché, qui pouvait s'étaler sur deux jours. Pour elle, le marché aux Puces est aussi une source d'inspiration. *« C'est le seul endroit où tu peux aller sans savoir ce que tu vas rencontrer. Il n'y a aucun autre endroit comme ça. »*

Sur le marché, elle a fait de formidables découvertes : elle se souvient notamment d'un livre très précieux intitulé Patronage en 1885 qui lui a beaucoup servi à une époque où elle apprenait les coupes. Il y a aussi ce journal intime d'une petite fille flamande datant de 1943 qu'elle découvre alors qu'elle travaille sur une fable syrienne montée au Théâtre National. Les principaux accessoires du spectacle étaient des tamis et des fleurs qu'elle fabriquait à partir de tout ce qu'elle trouvait. C'est en étant à la recherche d'objets pour fabriquer ces fleurs qu'elle tombe sur le journal intime. À l'intérieur, elle découvre le dessin d'une enfant qui tient un tamis avec une fleur dedans, *« tous les éléments du spectacle pour lequel je travaillais figuraient sur ce dessin qui datait de plus de 60 ans, c'était une incroyable coïncidence. J'ai offert ce journal au metteur en scène, il est reparti avec en Syrie. »*

Ce qu'elle aime aussi sur le Vieux Marché, c'est l'étrange proximité qu'il entretient avec la mort. *« Sur le marché, tu es dans les caisses d'objets qui ont appartenu à des personnes décédées et dont personne n'a voulu. C'est par terre, offert à des personnes qui n'ont jamais connu ces défunts. Il n'y a aucun autre endroit où tu es confronté comme ça aux objets des morts. Tu peux tomber sur des objets très intimes, comme des lettres d'amour, qui sont exposés au grand jour. C'est le seul lieu au monde où cette fragilité est possible. C'est à la fois cruel et juste. »*

Chaque fois qu'elle se rend au marché, Natacha à l'impression d'aller au spectacle : du vaudeville à la tragédie, tous les registres sont présents. *« C'est à la fois trash et mignon, beau et sale. On y retrouve tous les éléments de la narration. »* Pour elle, le Vieux Marché est absolument unique et irremplaçable, de Londres à Santiago en passant par l'Asie ou la Russie dont elle est originaire, elle n'a jamais rien vu de semblable. Souvent, les antiquaires sont des lieux inaccessibles et institutionnalisés, l'exact inverse du Jeu de Balle qui est un marché libre et désinstitutionnalisé, où les marchands sont souvent autodidactes. *« C'est un lieu familial où tu n'as pas de certificats de garantie. Tu peux te faire rouler ou acheter un objet très précieux pour 1€, personne ne pourra rien reprocher à personne, ça fait partie du jeu. On sort du règlement. »*

Ce qu'elle apprécie également, c'est le caractère absurde de certaines situations : un vendeur qui lui vante les qualités d'un objet qu'elle va devoir détruire dans le cadre d'un spectacle ou la difficulté à verbaliser ce que l'on recherche lorsqu'il s'agit d'une peinture moche. Parfois, les objets ne sont pas utilisés pour leur usage habituel mais en fonction de leur couleur ou de leur forme ; cela peut donner lieu à des échanges insolites, *« les vendeurs aiment bien les artistes, parce qu'on achète souvent n'importe quoi. »*

Pour Natacha, le Vieux Marché est avant tout un lieu de rencontre : il y a des gens de tous les milieux, de toutes les nationalités, des professionnels comme des touristes. Lorsque je lui demande si le Marché est indispensable à sa pratique professionnelle, elle me répond : *« Bien sûr, mais il est également indispensable à ma vie ! »* Espérons que les autorités lui prêtent une oreille.

CAMILLE BURCKEL

(1) Danse née au Japon dans les années 1960.
(2) Architecte ou décorateur spécialiste de l'agencement et de l'équipement des théâtres (scène et salle).

Portrait de Christophe en chineur

Adepte des grands écarts artistiques mais cohérent dans sa façon de suivre son instinct, Christophe était féru d'expérimentations sonores sans se définir comme chanteur pour autant. « Clodo de luxe », il était aussi un grand amateur d'objets, dont il aimait s'entourer. Une de ses sources préférées était… la place du Jeu de Balle.

photo : DR

Nous sommes nombreux à avoir connu Christophe par la collection de disques de nos parents, avec des tubes qui l'avaient rangé dans la catégorie des chanteurs pour midinettes. On vit en lui un éternel yéyé, mais c'était un fils d'immigrés italiens qui se contentait d'aimer l'Amérique à travers des films et qui voulait se lancer dans une carrière de pilote automobile. Sorti en 1965, « Aline » fut son tout grand succès et allait lui donner les moyens de développer un répertoire éclectique qui s'étalera sur 55 ans. Jusqu'à sa disparition, le 16 avril 2020.

Autodidacte en tout, devenu musicien par la grâce des disques de John Lee Hooker, Georges Brassens ou Jean Constantin, ce perfectionniste abandonna la scène de 1975 à 2001… parce que les conditions sonores qu'il rencontrait lors de ses concerts ne le satisfaisaient pas. Décalé, il l'était par rapport au show business, mais aussi dans son rythme de vie. Aimant évoluer dans un monde parallèle, il dormait le jour et vivait la nuit, passant beaucoup de temps dans son appartement qu'il avait transformé en studio d'enregistrement, à bricoler des sons sur ses machines, en se vivant comme un « peintre sonore ». *« Je dis toujours que je n'enregistre pas d'albums puisque je suis en constante création sonore. Je passe mes nuits à expérimenter le son, pas à me sentir chanteur. Je fais des mots pour déclencher des sons, ce n'est pas du tout la même chose. »*

photos : DR

Faire de la musique, voir des amis, donner des interviews,… chez lui tout se passait la nuit, ou presque. *« Sauf que quand je vais à la place du Jeu de Balle, bon ben place du Jeu de Balle, ça me plaît, c'est dimanche matin, et là je suis capable, même si je suis zombie, j'y vais, s'il fait beau, parce qu'il y a tous les cafés, on s'assoit, moi je plane bien là, voilà. »* Il parlait souvent de la place du Jeu de Balle, des antiquaires des Marolles et du Sablon, et encore lors de son tout dernier concert à Bruxelles, à l'Ancienne Belgique, en novembre 2017.

« Je suis un chineur, un clodo de luxe », un esthète qui voyait l'art partout, pas uniquement dans la musique et le cinéma, mais aussi dans les meubles, les miroirs, la couture, ou encore dans la polenta et les gnocchi. *« Je suis plus chineur que collectionneur. Je ne cherche pas à tout avoir. (…) Je n'ai jamais investi à la banque parce que j'investis dans des objets qui me plaisent, qui sont complètement irréels dans mon quotidien, c'est toute ma richesse du quotidien. Donc, naturellement tous ces objets, j'en profite tous les jours, mes yeux en profitent tous les jours. Et puis ça déclenche des choses… »* De 1980 à 1996, Christophe avait délaissé la musique pour s'adonner à d'autres passions, comme conduire des voitures de sport ou jouer au poker, mais surtout chiner des synthétiseurs, des guitares, des postes, des appareils photos… et des films… « *J'ai presque complètement arrêté la musique, parce que je ne m'occupais que de ma collection de films. Et c'était une jouissance. Dans la vie il y avait d'autres choses à faire que d'être chanteur. »* A l'époque, il avait constitué sa cinémathèque privée et appris à être projectionniste : *« Le toucher de la pellicule, c'est une chose extraordinaire. Prendre un bout de bobine entre deux doigts et sentir rien qu'au tactile, au gras, si elle est bonne ou pas, c'est une came. »* Mais récupérer des copies de films est aussi une passion illégale, et c'est une perquisition de police qui mit brutalement fin à sa collection.

LA TOUR QUI CHANTE

Christophe avait également commencé à collectionner les jukebox dès 1975, *« parce qu'ils me rappelaient mon adolescence et les moments passés dans les cafés. »* Il en a acheté plusieurs dizaines (dont celui ayant appartenu à Coluche, dans lequel il avait conservé ses disques) qu'il exposait parfois dans des lieux publics pour partager son plaisir. Les 78 tours qui remplissaient ses jukebox, et les pièces nécessaires à leur entretien, c'est à la place du Jeu de balle qu'il venait les chercher. *« Ce que j'aime dans le vinyle, c'est poser le bras sur le disque et le regarder tourner. »* Mais si Christophe aimait les belles choses, il n'aimait pas la propriété et se séparait régulièrement de ses objets, parfois en tenant lui-même des stands sur des brocantes à la grande surprise des chineurs.

Il avait conservé une petite dizaine de jukebox, dont l'un acheté à Bruxelles auquel il tenait particulièrement : *« Sa forme est très particulière, comme son nom : Singing Tower, la tour qui chante. Il réunit deux caractéristiques essentielles pour moi : le son et la beauté d'un objet resté dans son jus. Il est en bois et possède une décalcomanie originale sur laquelle est inscrite la date : 1939. Je ne l'aurais jamais acheté s'il avait été repeint. Il contient dix disques de blues – une autre de mes passions – et possède un bras mécanique qui lui permet de les retourner et donc de jouer les vingt faces. Hors de question de m'en séparer… et surtout pas pour de mauvaises raisons, comme payer mes factures ! »*

Après avoir quasiment arrêté la musique pendant une quinzaine d'années, Christophe était revenu en 1996 avec un album beaucoup plus personnel, qui annonçait quatre autres disques magnifiques et audacieux. Multipliant les projets et les collaborations, concevant ses morceaux comme des objets cinématographiques, prenant un malin plaisir à brouiller les pistes, revendiquant la différence, suivant ses désirs sans craindre le qu'en-dira-t-on, jouant sa carrière comme on joue au poker, sa production des deux dernières décennies lui avait donné une toute autre aura que celle du dandy qui lui avait longtemps collé à la peau. Constant dans la poésie et le romantisme, il était parvenu à allier chanson populaire et musique expérimentale, à contenter autant son public de la première heure que celui qui l'avait découvert sur le tard, sans jamais renier son ancien répertoire qu'il aimait réarranger sans cesse différemment. Lors de sa dernière tournée, il jouait *« Aline »* dans une version électro-rock mélangée au riff de *« Creep »* de Radiohead… Comme un gamin, plein d'envies, qui allait encore nous en mettre plein les oreilles.

Au Jeu de Balle comme ailleurs, Christophe va nous manquer.

GWENAËL BREËS

(Extraits d'interviews glanés dans GQ Magazine, Hep Taxi-RTBF, Les Inrockuptibles, Télérama, La Libre Belgique).

Les misères du Mont-de-Piété

Coronavirus oblige, la salle de vente n'a pas encore été réouverte. On devra encore patienter avant d'entendre le marteau d'adjudication clôturer les enchères. Montres, foulards en soie et fourrures attendent avant de trouver un nouveau propriétaire. Depuis le 5 mai, la plus vieille institution financière de Belgique, largement méconnue, a tout de même repris ce qui fait son coeur de métier, le prêt sur gage.

Le fonctionnement du prêt sur gage est simple. Les personnes apportent un objet qui est dans un premier temps expertisé. Une fois le prix fixé en fonction du niveau de prix susceptible d'être atteint en salle de ventes, l'emprunteur perçoit en cash entre 50% et 70% de la valeur de l'objet sur lequel il verse un intérêt semestriel.

Les prêts débutent à 30€ et ont pour seul plafond la valeur de l'objet en vente publique. 95 % des objets engagés sont des bijoux. Mais les tableaux, grands vins, bandes dessinées et objets dérivés, maroquinerie de luxe, instruments de luxe, vélos et autre cristal et bibelots sont également acceptés. En 2018, l'institution, sise rue Saint-Ghislain, a accordé 19.000 prêts sur gage.

photo : Frédérique Franke

QUAND COMMERCIAL RIME AVEC SOCIAL

Les prêts s'étalent sur 6 mois à un taux d'intérêt annuel de 6,5 %. On ne paye que pour la durée du prêt, plus on rembourse vite, moins l'intérêt est élevé, seuls les intérêts échus et la quinzaine entamée sont dus. Les emprunteurs ont également la faculté de prolonger le prêt avec majoration de taux pour 6 mois supplémentaires. La conclusion des prêts se fait rapidement, souvent en moins de trente minutes. Les intérêts et éventuels intérêts de retard étaient suspendus pendant la période de fermeture pour de Covid-19. Aucune question n'est posée sur la situation personnelle des personnes, leur condition de revenu ou ce qui sera fait de l'argent emprunté. Autant de flexibilités et d'avantages qu'aucune banque ne propose.

« Depuis la crise de 2008, le crédit classique est de moins en moins accessible à tout le monde. Les classes les plus basses, ainsi que la classe moyenne, éprouvent de plus en plus de difficultés à emprunter. Ici, le système de crédit se base uniquement sur l'objet amené et non pas sur les autres garanties que la personne peut amener. Nous prêtons à n'importe qui, pour peu que l'objet puisse garantir le prêt», précise le directeur du Mont-de-Piété, M. Étienne Lambert. Avant de continuer : *«Nous faisons du micro-crédit, l'idée est d'offrir une offre accessible permettant à tout le monde de faire du profit. »*[1]

Au moment de l'indépendance de la Belgique, on comptait une vingtaine de Monts-de-Piété. Aujourd'hui, il ne reste plus que celui de la Ville de Bruxelles dont les pratiques sont encadrées par un règlement organique établissant que *« le Mont-de-Piété est un établissement public à caractère social »*. À M. Lambert d'en préciser la fonction : *« Nous sommes une institution à mi-chemin entre le commercial et le social. Nous avons une mission de service public et nous substituons à notre manière aux banques qui refusent de prêter aux personnes dans le besoin. Nous cherchons l'équilibre et pas le profit. »*[2] Le prêt sur gage, un outil financier à destination d'un public fragilisé ? Nul doute, que la crise économique qui s'annonce offrira une bonne occasion au Mont-de-Piété de trouver de nouveaux clients dans l'incapacité de contracter un prêt auprès d'une banque.

GAGER POUR JOINDRE LES DEUX BOUTS

Trois groupes de personnes sollicitant des prêts auprès du Mont-de-Piété peuvent être identifiés. Le premier groupe est constitué par celles sollicitant un prêt sur gage en y trouvant là un substitut au découvert en compte courant. *« Le*

plus souvent, la personne met en gage pour boucler une fin de mois difficile et dégage au début du mois suivant »[3], explique M. Lambert. Le deuxième est constitué par les personnes dans des situations financières compliquées, pour qui la mise en gage du patrimoine apparaît comme une nécessité. Enfin, le dernier groupe est constitué de personnes mettant en vente directement leur biens afin de disposer de liquidités, le Mont-de-Piété apparaissant alors comme simple intermédiaire.

Il est difficile de mesurer l'importance de chacun de ces groupes, les données recueillies par le Mont-de-Piété à propos de ces clients se résumant à leur identité. Une donnée permet néanmoins de constater que peu de clients n'arrive pas à rembourser in fine leur emprunt. Plus de 95% des gages sont récupérés par leur propriétaire contre le remboursement du montant prêté. Et lorsqu'un gage est vendu, à la demande du client ou en cas de non respect des engagements, le Mont-de-Piété récupère la dette du client, certes, mais si la différence entre celle-ci et le produit d'adjudication est positive, elle revient au client. Dans le cas contraire, celui-ci devra la somme restant au Mont-de-Piété. En 2019, sur 2.431.000€ de produit de vente, 1.143.000€ sont ainsi revenus aux clients sous forme de bonus alors que le déficit de vente ne représentait que 20.000€. La fermeture de la salle des ventes représente ainsi un sérieux manque à gagner tant pour le Mont-de-Piété que pour les clients.

Bien qu'ils soient largement majoritaires, les objets arrivant en salle de vente ne sont pas seulement les gages dont les propriétaires n'ont pas pu s'acquitter des échéances. 25% des ventes concernent des biens dont les propriétaires ont ordonné immédiatement leur engagement, leur mise en vente. Enfin, on retrouve également des objets dont la vente s'effectue avant le terme de l'échéance du prêt. Chaque emprunteur a en effet la faculté de mettre en vente l'objet engagé à tout moment. Ces objets représentent 15% de l'ensemble des ventes.

QUAND LA CRISE FRAPPE À LA PORTE

Ces dernières années, le Mont-de-Piété enregistre une réduction du nombre de ventes, principalement du nombre de ventes contraintes. Cette diminution est expliquée par la mise en place de différentes pratiques de l'institution, dont notamment la possibilité d'amortir le capital en plusieurs mensualités et la mise en place de rappel des échéances. Parallèlement à la baisse des produits de vente, le rapport de gestion 2018 fait état de la stagnation des recettes de prêt. Or, l'institution doit couvrir la quasi intégralité de ses coûts (personnel, fonctionnement, sécurité, investissements,...) sur fonds propres.

Le budget du Mont-de-Piété se divise comme suit : 67% des recettes provient des intérêts sur les gages, 30% du produit de la vente des objets, et seulement 3% de subsides octroyés par la Ville de Bruxelles (sachant que ceux-ci sont principalement destinés à des travaux de rénovation). Dans le dernier rapport annuel, on pouvait lire, qu'avec cette dynamique, « le Mont-de-Piété ne sera plus à même de couvrir la totalité de ses dépenses dans les 5 ans qui viennent ». Et cela, avant même la crise du coronavirus et ses conséquences.

Le nombre de nouveaux prêts en diminution constante ces dernières années témoigne de l'écart grandissant entre le produit du prêt sur gage et les attentes ou les capacités de la population. Le type de gage accepté essentiellement par le Mont-de-Piété, à savoir les bijoux et les métaux précieux, font de moins en moins partie du patrimoine des ménages. Les clients sont vieillissants et peinent à se renouveler. La balance est toujours difficile à trouver entre une sécurité financière à assurer en engageant des objets qui ne représentent que peu de risques et une ouverture au plus grand nombre en acceptant plus d'objets...

LE PRÊT SUR GAGE, AUSSI POUR PROFITER DES VACANCES ?

Les tentatives de diversification des gages entreprises par le Mont-de-Piété (sacs de luxe, bandes dessinées, etc.) ne rencontrent pour le moment que peu de succès. M. Lambert nous expliquait à ce propos la réflexion actuellement menée pour engager le stock inerte de certains commerces comme ceux, par exemple, du boulevard Stalingrad actuellement confrontés à un ralentissement de leur activité causé par les travaux du métro.

Face à ces enjeux, le rapport annuel 2018 propose d'accroître la notoriété et la visibilité de l'institution notamment à travers la publicité. Le Mont-de-Piété n'a ainsi pas hésité à publier une réclame dans l'un des quotidiens les plus lus en Belgique. Agrémenté de photos de plages paradisiaques, l'encart proposait ainsi comme message principal : *« Le prêt sur gage, c'est pour toi ! Aussi pour profiter des vacances. »* Une incitation à emprunter pour profiter du soleil ? Message inattendu de la part d'une institution dont une partie des administrateurs sont désignés par le CPAS. Celle-ci est en effet davantage réputée pour les contrôles abusifs des allocataires sociaux que pour les encourager à partir en vacances.

Les mandataires du Mont-de-Piété sont nommés par le Conseil communal. Des 5 administrateurs nommés, 2 sont membres du CPAS, témoignant par là de l'inscription, aux yeux des pouvoirs publics, des activités du Mont-de-Piété dans l'arsenal des politiques sociales. Loin d'être suranné, le Mont-de-Piété, s'inscrit dans l'air du temps. Il propose de lutter contre la pauvreté, sans s'attaquer aux inégalités, en encourageant l'initiative privée et individuelle. Les pauvres, pour partir en vacances doivent faire fructifier leur patrimoine. Au Mont-de-Piété, ce n'est pas à Dieu à qui l'on rend honneur, mais à l'argent.

MATHIEU

[1] Bruxelles, les gages se diversifient au Mont-de-Piété, 2017, La Capitale, https://www.lacapitale.be/37541/article/2017-01-27/bruxelles-les-gages-se-diversifient-au-mont-de-piete

[2] & [3] Le Mont-de-Piété, à l'image de la crise, 2012, La Libre Belgique, https://www.lalibre.be/economie/entreprises-startup/le-mont-de-piete-a-l-image-de-la-crise-51b8ea0be4b0de6db9c66bdb

Hommage à Monsieur Dominique

Monsieur Dominique (Dominique Delfosse) est décédé le 2 juin 2020 à l'âge de 61 ans. Après avoir été instituteur à l'école maternelle de la Marolle, il en était devenu le directeur en 2012. Cette année 2019-2020 était sa dernière année dans l'enseignement. À quelques semaines de sa pension, il est décédé inopinément à son domicile.
C'est peu dire que Monsieur Dominique était très apprécié !
Il nous accueillait chaleureusement, enfants et parents. Il nous transmettait son plaisir et sa fierté de travailler dans son établissement scolaire. Il y mettait en pratique les valeurs humaines et sociales fortes qui lui tenaient à cœur et démontrait par l'action qu'une petite école de quartier populaire peut être un lieu de bien être, d'épanouissement, de rencontres, de découvertes de mondes inconnus.
Il nous faisait rire, il faisait le clown, c'était naturel mais aussi tellement pédagogique. Il était disponible, et savait rassurer ceux qui étaient tristes ou inquiets. À Carnaval, après la procession joyeuse dans les rues du quartier, il rassemblait enfants et parents dans la cour de l'école pour brûler le bonhomme hiver, au milieu de la cour. Moment unique, de joie partagée, qu'il animait avec énergie. Nous avons adoré les années *« Ecole de la Marolle »* de notre fils, les enseignants, les encadrants, le personnel de service de l'école et son extraordinaire directeur. Nous ne vous oublierons pas, Monsieur Dominique.

ARNOULD & ANAH

À la question *« Quelle est pour vous l'école idéale ? »*, Monsieur Dominique répondait en 2013 : *« L'école idéale est celle qui se rapprocherait le plus de ce qu'on est en train de faire ici à l'école de La Marolle, c'est-à-dire des classes multi-âges, à observation active, où l'enfant évolue par lui-même, où ça rit tout le temps, où les enfants sont en perpétuel mouvement, en découverte. Comme une ruche, où chaque enfant a son rôle, avec un partage des responsabilités, de la collaboration, de l'entraide naturelle… Le tout sans consigne particulière, où chaque enfant a sa personnalité et où chacun s'adapte à l'autre »*

— Citation extraite d'une Interview de Dominique Delfosse dans le Dossier « Un homme à l'école… » publié par La Ligue de l'enseignement dans le magazine Eduquer n° 95, février 2013, p. 22

PAVÉ dans les MAROLLES

c'est un journal gratuitement distribué dans le quartier, un site à consulter, faits par des habitant·e·s et usagers qui ne partagent pas toujours les mêmes idées, pour raconter, questionner, s'amuser, se rencontrer…

PAVEUSES ET PAVEURS :
Anah, Andrzej, Antoine, Aretha, Brezzabel, Camille, Catherine, Clémence, Frede, Gwen, Helena, Isabelle, Jeanne, Laurette, Lili, Lola, Manu, Michel, Mr Bricolage, Nathan, Nicky, Nicole, Orcus, Patrick, Rodolphe, les Sabines, Sofia, Soudrille, Sylvain, Vincen, Viktor, etc.

SOMMAIRE :

P2 & 3 À l'hôtel Galia, la porte est ouverte / **P4, 5 & 6** Printemps sans Vieux Marché, printemps désenchanté / **P7** Collages, Sabine De Coninck / **P8 & 9** Le commerce dans les Marolles au temps de la Covid-19, un biotope en danger **P10 & 11** Regarder la rue Blaes / **P12, 13 & 14** Spek and Boonen : la boucherie marollienne qui réinvente la tradition / **P15** À Saint-Pierre, la santé en état d'urgence / **P16** Abdel le magnifique, un confinement dans les Marolles / **P17** La rubrique poétique / **P18, 19 & 20** : Contrôles Covid : « On ne peut pas laisser la police en rue seule avec les jeunes » / **P21, 22 & 23** Le Vieux Marché : malle aux trésors des costumières et scénographes / **P24 & 25** : Portrait de Christophe en chineur / **P26 & 27** : Les misères du Mont-de-Piété

ÉDITEUR RESPONSABLE :
Nicole Tonneau, 30 rue des Renards, 1000 Bruxelles.

MISE EN PAGE :
Clémence Michaux

NOUS ÉCRIRE :
Envoyez-nous vos commentaires, vos critiques, vos compliments, vos courriers du cœur, vos droits de réponse, vos poèmes, vos articles, vos idées, vos photos, vos dessins… : contact@pave-marolles.be

Imprimé à 4000 exemplaires.

www.pave-marolles.be
www.facebook.com/pavemarolles